



41<sup>e</sup> année

n° 1

Sept.-Oct. 1968

# L'EDUCATEUR

*magazine*

ICEM FIMEM

Pédagogie Freinet

# Sommaire

C. FREINET	Notre tâche de toujours .....	1
E. FREINET	Contestation - Révolution .....	3
D. POISSON	L'éveil des Ecoles Normales en mai 1968 .....	9
M. BARRE	Expression libre et liberté d'expression .....	15
J. LE GAL	Laïcité et Engagement de l'éducateur .....	18
R. FAVRY	Participation de l'Ecole Moderne aux travaux de l'Université d'été de Toulouse .....	21
M. GRANDJONC	Pour une réforme pédagogique à la Faculté .....	24
E. FREINET	Le tâtonnement expérimental .....	29
A. DUBOIS	Une nouvelle conception du CEPE .....	39
P. et H. LE BOHEC	Un fils conteste son père .....	41
J. LÉMERY	La pédagogie Freinet est une réalité au Second degré .....	47
F. DELÉAM	De la curiosité au savoir .....	53
R. UEBERSCHLAG	Les familles et nous .....	57
G. DELOBBE	Vers la conquête d'une culture populaire .....	61
R. UEBERSCHLAG	L'arbre sorcier, Jérôme et la tortue .....	64
	●	
	Livres et Revues .....	67



## NOTRE TACHE DE TOUJOURS

Célestin FREINET

*Lorsque des événements aussi considérables que ceux dont nous venons d'être témoins depuis quinze jours notamment bouleversent l'atmosphère sociale et politique de l'Europe et du monde ; lorsque chaque jour, chaque minute parfois, se jouent le destin et la vie de millions de Français, de millions d'hommes — parmi lesquels les êtres qui nous sont les plus chers ; lorsqu'une partie de la population scolaire a dû fuir les humbles demeures familières pour se réfugier dans les contrées moins menacées, il semble, en effet, qu'il n'y ait plus place dans la vie que pour ce que les partisans appellent la « politique » — cette politique superficielle et personnelle qui a fait son temps mais qui, implacable anachronisme, domine encore toutes les conversations.*

*Qu'on le veuille ou non, les peuples participent de plus en plus à la vie des pays. Ce qui compte aujourd'hui, ce ne sont plus ni un coup d'éventail, ni les malices d'une intrigante, ni même le coup de poing brutal d'un dictateur. Si vous voulez essayer de voir clair et de juger sainement des événements, il faut aller beaucoup plus profond dans ces domaines de spéculation intellectuelle et de compréhension sociale ; il faut sentir et comprendre les forces — anciennes et nouvelles — qui agitent les peuples et dont les frictions et les chocs produisent aujourd'hui ce démoniaque bruit de bottes sur le monde.*

*Quelle que soit l'issue momentanée des événements en cours, la lutte et l'effort des hommes sont loin d'être terminés. Ils se poursuivront dans le sens du progrès et de la libération dans la mesure justement où les hommes comprendront mieux*



*l'évolution sociale et politique ; où ils prendront conscience de leur puissance nouvelle ; où ils auront appris à voir juste et à agir dans le sens de leurs véritables intérêts.*

*Là est justement notre domaine de pédagogues actuels, qui ne négligent aucune des nécessités de l'heure, qui jugent à leur valeur les forces formidables qui s'opposent à notre essor et les possibilités illimitées que les hommes conscients sont susceptibles de mettre au service des justes causes.*

*Nous devons préparer ces hommes conscients pour le proche avenir où ils auront à faire valoir leurs droits. Il ne s'agit point de munir nos enfants d'un catéchisme qui fixe d'avance quelles devront être leurs réactions dans le monde d'adultes où ils vivront bientôt ; ni de les doter d'œillères pour les empêcher de voir les précipices et de distinguer aussi, à droite et à gauche, les beaux spectacles réconfortants et prometteurs. Au rythme où va le monde, nul ne peut prévoir quelle devra être, dans le détail, dans cinq ou dix ans, l'activité sociale et politique des enfants que nous formons. Ce que nous pouvons affirmer sans crainte, c'est que, quel que soit notre apport, il restera encore bien des luttes à mener et d'ardus problèmes à résoudre.*

*Il n'y a qu'une solution sociale évidente : faire que nos enfants soient au maximum des hommes conscients, capables de réagir sainement en face des événements et de faire avancer le progrès.*

*Plus nous allons profond dans la compréhension du monde qui nous entoure, plus nous apprenons à considérer le cours des événements, non plus à la mesure étriquée et égoïste des hommes, mais à l'ampleur historique des événements, plus nous sentons que l'avenir immédiat de nos enfants n'est que du présent historique, que nous devons préparer dès maintenant les victoires qui seront possibles dans cinq ans ou dix ans, que nous devons agir avec une ferme ligne de conduite, certes, mais sans parti pris ni sectarisme.*

*Si nous essayons de définir plus ou moins arbitrairement ce que sera la société de demain, nous ouvrons la porte à d'incessantes discussions, pédagogiquement oiseuses d'ailleurs. Par contre, il nous est facile de nous mettre d'accord sur les qualités à cultiver en l'enfant, sur les possibilités d'action et de vie dont nous devons le munir pour que, en toutes occasions, il soit à même de rendre au maximum, individuellement et socialement. Là s'arrête notre ambition. Les détails de l'histoire s'inscriront ensuite, au jour le jour, par le dévouement et le sacrifice de ces hommes que nous aurons formés.*

C. FREINET

*L'Éducateur*, 15 octobre 1939



# CONTESTATION - RÉVOLUTION

Élise FREINET

Il faut voir les choses comme elles sont : les journées de mai 1968 ont fait exploser un courant de libération irréversible parce qu'il est suscité par une jeunesse qui ne se retourne pas vers le passé. Nous voilà bien au-delà d'un simple conflit de génération, engagés dans l'action hardie et têtue de la plus ardente des internationales, celle de la jeunesse. A telles fins que semblent inopérantes les solutions jusqu'ici valables pour un rétablissement des prérogatives d'une société bourgeoise déclinante : le parlementarisme, même décidé à des réformes libérales, a les lenteurs des choses usées.

Bref, chacun s'attend à une modification inévitable des structures sociales et culturelles périmées. Et chacun trouve normal de lire une presse, brusquement sensibilisée à l'extrême à la nécessité d'un impératif changement dont deux mots-clés ouvrent les angoissantes et

mystérieuses perspectives : *Contestation-Révolution*.

C'est dire que déjà, il n'est plus question de nier l'évidence mais simplement de lui trouver des solutions momentanées dans un style qui en aucun cas ne peut présager l'avenir. Car les forces en présence, dans un enjeu d'une telle ampleur ne sauraient dire si la révolution est possible ou impossible.

En attendant personne ne renie l'étiquette de *révolutionnaire* : ni le chef de l'Etat, ni les ministres de l'Education Nationale — qui se sont succédé en un si court laps de temps, comme un défi à la stabilité — ni les cadres des entreprises, ni les masses travailleuses, ni surtout les minorités agissantes qui ont fait basculer dans la contestation directe la totalité des trois degrés de l'Enseignement. Seul le capitalisme des grands monopoles garde le silence et



c'est bien là le point inquiétant du présent. « *Tant que les étudiants jetaient bas le pouvoir professoral, écrivait Maurice Duverger dans le Monde du 12 juillet 1968, le capitalisme a réagi mollement parce qu'il n'est pas directement en cause. Si l'on avait touché au pouvoir patronal, la réaction aurait pu être toute différente* ». (Or la grève générale n'a pas touché au pouvoir patronal). « *La grève générale ne peut être l'arme absolue que croyait Georges Sorel, capable de faire échec à la répression policière et militaire que si les grévistes sont vraiment décidés à aller jusqu'au bout et à renverser l'ordre social. Ils n'y songeaient pas en mai 1968 dans leur majorité.* »

Et pourtant à travers le monde, dans la classique lutte des classes, un facteur nouveau est apparu : les étudiants. Identiques malgré les particularismes nationaux, ils ont la conviction que leur nombre grandissant, leurs revendications impatientes, leur conscience politique nourrie de culture, ont fait surgir à côté du prolétariat, une force dynamique et neuve appelée à épauler un syndicalisme assoupi. Ils sont prêts à assumer un rôle historique qui semble s'en remettre plus à la spontanéité en tant que force de vie, qu'à des doctrines d'inspiration abusivement intellectuelles. Il ne fait pas de doute que la décision, le courage, la vigueur intellectuelle qui sont à l'origine d'une tactique permanente de harcèlement des structures de la société bourgeoise, soient pour les Etats modernes une menace que l'on ne saurait éliminer par des arguments verbeux. Cela d'autant moins que la cohésion des étudiants avec les cadres des organismes scientifiques et des entreprises modernes va s'affirmant et que vont progressant les contacts avec le monde du travail. Par ailleurs, il faut compter en faveur de l'avenir, le militantisme précoce et

général qui mobilise, depuis les classes du début du secondaire, des troupes innombrables, ayant la plupart du temps la sympathie des parents et qui, de bonne heure, apprendront à former leurs militants et à fourbir leurs armes. C'est à la faveur de toute l'ampleur de la jeunesse que s'accomplit la révolution culturelle en Chine. En sera-t-il ainsi ailleurs ? Ni le capitalisme moderne, ni le socialisme classique ne semblent résignés à une telle perspective.

Quoi qu'il en soit, si nous avons essayé de situer les événements que nous sommes en train de vivre, c'est pour constater que tous les problèmes en cours sont inévitablement liés à tous les problèmes d'une éducation désormais élargie à l'échelle des nations. C'est pour nous convaincre que l'éducation devient à son tour facteur politique de protestation ou de défense selon que l'on se place — c'est le cas de le dire — d'un côté ou de l'autre de la barricade. Mais, inévitablement, les Universités devenues *critiques* feront leur œuvre destructrice d'une féodalité qui, depuis des siècles n'avait jamais été mise en péril. Il est impensable que par un autoritarisme dépassé, la bourgeoisie française — « *la plus intelligente du monde* » disait Lénine — songe à s'aliéner une Université qui est la grande réserve des cadres de la société hiérarchique qu'elle régent.

Il est donc vraisemblable d'espérer que les réformes proposées par les universitaires des colloques de Caen et d'Amiens iront se précisant, s'activant avec la participation des masses étudiantes si malencontreusement oubliées alors qu'ils étaient l'élément le plus intéressé de l'aventure. On peut raisonnablement penser que, des discus-



sions égalitaires enseignants-étudiants, que des commissions tripartites, des comités d'études suscités par un ministre qui semble parler avec chaleur d'un enseignement rénové, amèneront la contestation à un certain point de mûrissement et qu'ainsi sera élargie la brèche taillée si délibérément dans les hiérarchies et dans les conformismes d'une société irrémédiablement ébranlée.

Toutes ces constatations générales nous incitent à penser que notre mouvement continuera, sur sa lancée, à œuvrer dans le sens d'une rénovation et d'une démocratisation de l'enseignement qui furent les raisons d'être de tout notre passé militant. Nous n'avons rien à renier de ce passé qui par la clairvoyance et le courage de ses pionniers, par la lucidité de ses militants actuels, a fait de la pédagogie Freinet le moteur d'un renouveau pédagogique, le levain d'une éducation ample et sereine, digne du destin de l'homme.

Il y a un an à peine, nous propositions à la méditation de nos camarades et surtout à la réflexion des jeunes si nombreux parmi nous, notre *Charte de l'Ecole Moderne*. Vieille de plus de quarante ans dans ses principes, sans cesse remise à jour dans les contingences historiques et dans les aspects nouveaux du progrès scientifique, elle peut être considérée comme le manifeste des grandes idées qui cimentent une œuvre collective et la valeur de réels éducateurs du peuple. Une fois de plus, le Congrès international de Pau devait remettre à la hauteur de l'histoire de la pédagogie et à la hauteur de notre idéal, un document qui est pour chacun de nous un engagement.

Les événements de mai devaient le situer à la dimension de l'Histoire

vécue : notre Charte fut en effet l'inspiratrice de l'action de tous nos militants, ceux des cités industrielles et ceux isolés dans leur province, dans le silence lourd de la grève générale. Elle symbolisait, pour chacun, la continuité dans le temps d'actes nécessaires, de responsabilités acceptées, d'idéal et d'espoir. Etrangers à tout endoctrinement, libérés momentanément de l'oppression des hiérarchies administratives, unis aux grands courants sociaux qui influencent si profondément l'Ecole du peuple, nos militants ressoudaient tout naturellement leurs équipes pour une action qui était simplement un peu plus ardente et passionnée que celle d'hier. Et ainsi que le précise la Charte « *dans les grands courants sociaux et politiques qui conditionnent l'éducation, chacun, selon ses préférences idéologiques, philosophiques et politiques (agissait) pour que les exigences de l'éducation s'intègrent dans le vaste effort des hommes à la recherche du bonheur, de la culture, de la paix.* »

C'est ainsi que nos camarades sont entrés, à la base, dans une action identique, sans mots d'ordre venus d'une direction plus ou moins occulte, mais dans le sens toujours de responsabilités éducatives, sociales, civiques qui servent la vie dans ses dimensions les plus humaines.

Il faut constater, en effet, que dans ce climat de liberté si brusquement octroyée et si favorable à l'initiative personnelle, l'Ecole est restée pour tous nos camarades le centre de leur militantisme, la raison première de leur action sociale, l'argument décisif d'une pédagogie devenue le lien naturel de l'Ecole avec le milieu social et culturel. Pour la première fois, cependant, un fait nouveau apparaissait : la liaison



de l'École publique avec les Facultés et les Universités. Pour la première fois nos éducateurs prenaient conscience du difficile dialogue entre le primaire et l'universitaire en raison des obstacles insurmontables dressés par un intellectualisme formel jusqu'ici jaloux de ses prérogatives abstraites et hermétiques.

Dans ce large éventail d'activités nouvelles, les mêmes démarches se retrouvaient, inspirées des mêmes soucis, des mêmes responsabilités : l'École s'ouvrait aux parents d'élèves, aux amis de l'École laïque pour des séances d'information sur les avantages d'une pédagogie d'acquisition, certes, mais aussi sur la nécessité de former la personnalité, d'acquiescer le sens de responsabilité et d'efficacité par cette *éducation du travail* que chaque travailleur comprend d'instinct car elle est la raison de vivre de tout un peuple.

Dans les réunions de parents et d'instituteurs, dans les sections syndicales, dans les lycées et les Facultés, dans les travaux des champs, les services de ravitaillement, dans les garderies d'enfants, l'éducation était au centre de tous les propos comme une grande chose collective qui appartenait à tous. Comment en aurait-il été autrement ?

Depuis des dizaines et des dizaines d'années, notre mouvement d'École Moderne a affermi et affiné la phase d'expérimentation d'une pédagogie qui se sait désormais simple, familière, efficiente, à la portée de tous. Nous avons le sentiment d'avoir gagné une plate-forme de sécurité qui permet toutes initiatives favorables à une éducation de masse qui doit inévitablement aller à contre-courant des conformismes abêtissants : dans cette sorte de désarroi qui dominait bien souvent nos collègues

traditionnels amenés à douter de la valeur de leurs pratiques pédagogiques, nos camarades apportaient une aide fraternelle, compréhensive, généreuse.

Dans cette reconsidération en profondeur des problèmes scolaires, s'imposait d'elle-même la nécessité d'un recyclage général que les jeunes enseignants acceptaient avec enthousiasme mais qui suscitait parfois de véritables drames chez les enseignants plus âgés, si profondément attachés à une forme d'enseignement qui, à leurs yeux, avait ses mérites. Mais, quoi qu'il en soit, la pédagogie apparaissait tout à coup, comme l'une des structures essentielles du syndicalisme enseignant, comme un compagnonnage familial et chaleureux du maître et de l'enfant comme « *un moyen de culture profonde, fille du réel et du milieu* » (1). Les étudiants avec lesquels nous prenions contact entraient de plain-pied dans cette simplicité primordiale de la pensée de Freinet, persuadés d'avance que, ainsi que l'affirmait Péguy « *quand une idée simple prend corps, c'est une révolution.* »

Certes, ainsi qu'aimait à le répéter Freinet, tout reste à reconsidérer dans l'évidence des événements immédiats, mais, du moins, cette expérience de pédagogie sociale et humaine vécue en si peu de jours, nous a permis de mûrir et de nuancer notre fonction éducative. De nous méfier plus que jamais de l'explication ou de la critique qui restent vaines si elles ne sont pas doublées par un effort de réalisation. C'est pourquoi nous entendons conserver tous les avantages pédagogiques, humains et culturels que nous ont donnés ces quelques jours de mili-

---

(1) C. Freinet : *L'Éducation du Travail*.



tantisme généreux. Jamais plus nous ne pourrions réintégrer notre ghetto primaire si démoralisant face à un intellectualisme desséchant dont toute une jeunesse fait, sous nos yeux, un procès sans merci auquel nous nous associons en toute connaissance de cause. Inlassablement et plus encore que par le passé nous apporterons notre aide à nos collègues traditionnels désireux de participer à nos travaux, aux inspecteurs soucieux de réelle rénovation pédagogique, aux étudiants qui ont senti que la pédagogie Freinet était le levain d'une philosophie simple et grande que l'on comprend avec sa sensibilité d'abord avant que d'en faire une raison de sagesse, aux parents devenus nos alliés.

Nous ferons tout pour que ce travail, à la base, soit pris en considération par les sphères hiérarchiques d'une administration qui se doit de devenir compréhensive, même contre son gré. Nous ferons tout pour réhabiliter cette école élémentaire, objet de mépris et de commisération des professeurs imbus de scientisme prétentieux car elle a une importance décisive dans la formation de la personnalité. Nous voulons être intégrés à la grande unité enseignante, participer avec tous nos moyens à un organisme nouveau d'éducation généralisée qui doit faire disparaître les séparations et les hiérarchies arbitraires. On ne cesse de parler des relations nouvelles enseignants-étudiants qui sont, quant à nous, le pain quotidien de notre action pédagogique. Il est temps aussi de situer à un niveau convenablement humain les relations administrateurs-administrés. Rien ne semble plus facile au 1<sup>er</sup> degré puisque c'est dans la solution des problèmes de base que s'établissent les contacts et qu'une pédagogie peut faire la preuve de ses mérites, susciter cet esprit nou-

veau susceptible de faire rattraper à l'Ecole un retard qui devient plus catastrophique d'année en année. Dans les Comités de discussion qui ne tarderont pas à être mis en place — dans un souci, espérons-le, d'une unité réelle de tout le corps enseignant — nous réclamerons la place qui est due à ceux qui déjà ont fait avancer les problèmes qu'une actualité pédagogique retardataire commence à peine à poser :

*« Notre obstination à défendre l'esprit libérateur de nos techniques et à condamner, du même coup, l'abêtissement de la scolastique a aujourd'hui ouvert une brèche. Le problème est posé, officiellement hors de l'Ecole et officiellement dans les diverses instances pédagogiques de la prédominance des éléments culturels sur les acquisitions techniques. Au verbalisme séculaire, nous substituons l'expérience individuelle ou en équipe et le travail ».*

En liaison, si possible, avec les inspecteurs et les responsables administratifs, nous ferons du travail le moteur de toute notre action pédagogique et sociale. Plus que jamais le travail a besoin de conditions favorables pour porter ses fruits. C'est dire que nous n'allons pas abandonner notre action militante pour devenir bien sagement des spécialistes pédagogiques. Mais que nous prendrons, au contraire, toutes nos responsabilités dans la recherche des solutions à donner aux problèmes les plus cuisants de l'actualité scolaire.

Quand les instituteurs de Cannes, soucieux des conditions défectueuses qui nuisent au travail normal des classes qui leur sont confiées, découvrent après enquête, que *vingt deux classes toutes équipées ont été arbitrairement fermées alors que deux cents institutrices stagiaires ou loi Roustau sont en at-*



tente d'un poste, ils mettent à jour une irrégularité administrative qui doit être corrigée. On ne comprendrait pas que les responsables académiques restent indifférents ou s'opposent à une solution immédiate des effectifs pléthoriques des classes de Cannes et nuisent par ailleurs à la légalité de la demande de l'emploi, si tragique pour le chômeur et si inquiétante pour une société en mutation.

Cette « prédominance des éléments culturels sur les acquisitions techniques », nous entendons en exalter la réalité car elle est la garantie même de la valeur des individus dans un conformisme technique abrutissant. Ce sont là des vérités premières sur lesquelles les étudiants nous ont amenés à réfléchir. Elles sont la base d'une contestation primordiale, celle qui défend la liberté de penser, de sentir, de vivre. Sur le plan social, chacun de nous, selon ses idéologies, s'associera aux organisations qui actuellement luttent pour que soient rapportées les poursuites de militants oppositionnels, les internements arbitraires, les révocations scandaleuses de travailleurs dont les responsables valeureux de l'ORTF sont le symbole. Nous ne saurons assez les remercier et les admirer pour avoir porté si longtemps et si haut, le drapeau de la liberté et de la dignité de l'homme.

Cette dignité du travailleur qui se sent responsable, jusqu'à l'abnégation, d'une liberté culturelle, nous continuerons à l'inculquer aux enfants qui nous sont confiés, à l'école et hors de l'école, sous notre responsabilité d'enseignant et de citoyen, sous notre vocation d'homme. Pour beaucoup d'entre nous, grâce à l'ouverture de l'école sur le monde du travail, pendant ces jours de grève

et de révolte estudiantine, un horizon nouveau est né. Il leur a fait prendre conscience du rôle culturel de l'École dans l'ensemble des relations sociales. Ceci nous porte à faire droit en permanence à cette éducation parallèle qui s'est imposée d'elle-même par l'initiative de créateurs isolés, par l'invention de techniciens, la générosité de chefs d'entreprise, par tous les esprits ouverts qui ont œuvré et qui œuvrent en dehors des circuits d'une Éducation Nationale impuissante et indifférente jusqu'ici, à trouver en elle des raisons de rajeunissement et de vie. Désormais, plus que jamais, nous appellerons autour de l'École les bricoleurs d'idées et de créations originales, les inventeurs de tous niveaux, les spécialistes de toutes catégories prêts à nous apporter certes leur acquis généreux mais encore et surtout « *prêts à étudier psychologiquement et pédagogiquement les problèmes nouveaux qu'ont fait surgir nos techniques : le problème de l'expression libre, celui de la création dans tous les domaines, de l'invention permanente et, partant, de l'exaltation de l'imagination, des processus d'apprentissage pour lesquels nous présentons notre théorie du tâtonnement expérimental ; la place de l'enfant et de l'adolescent dans la société nouvelle et donc, à l'école ; tout est à reconsidérer... Mais il y faut des esprits ouverts, des esprits libres et capables de s'attaquer à ce qui est pour faire naître ce qui doit être et qui sera* » (1).

Tel est le radieux programme d'action éducative qui s'offre à vos initiatives, à votre courage, à votre idéal.

ELISE FREINET

---

(1) C. Freinet, *Educateur* 1<sup>er</sup> octobre 1965.



# L'ÉVEIL DES ÉCOLES NORMALES EN MAI 1968

## A propos du 1<sup>er</sup> Congrès National des Écoles Normales à Tours

*Denise POISSON*

En mai-juin, Tours a fait preuve d'une activité que l'on n'aurait pu soupçonner. Tout de suite les E.N. sont entrées dans la contestation. Les 2 E.N. garçons et filles réunis, se sont mises au travail, creusant les problèmes, cherchant des solutions à la fois pour l'immédiat et pour l'avenir, avec un tel sérieux, une telle tenue, que l'un de leurs professeurs, malgré ses cheveux blancs, retrouvait pour faire part de leurs travaux à une réunion de la F.E.N., l'enthousiasme de ses vingt ans.

Dès les premiers jours, à une séance syndicale, un délégué normalien vint lire une première ébauche de leurs revendications. Passant par-dessus les considérations d'argent, si difficiles à dépasser dans les diverses commissions, ils allaient droit au fond du problème, réclamant :

- une formation équivalente pour tous les enseignants : visant à supprimer toutes les catégories actuelles ; laissant la possibilité à tous de changer de spécialité en cours de carrière,
- une formation permanente des maîtres. Des normaliens les remplaceraient pendant leur recyclage,
- des contacts fréquents entre normaliens, maîtres d'application, professeurs, permettant le dialogue et la discussion. Un dégagement d'horaire étant nécessaire pour permettre ces débats, ils envisageaient une transformation de la vie scolaire en travail d'équipes avec trois maîtres pour deux classes d'application (idée qui fut reprise ensuite par la commission des maîtres d'application, puis par la commission du SNI qui étudiait la Réforme de l'Enseignement, mais qui ne fut pas portée au cahier des revendications immédiates),



— la connaissance des diverses pédagogies avec visite des classes les pratiquant (ce paragraphe a disparu des motions suivantes),

— A propos des spécialisations, ils posaient le problème de l'instituteur animateur de groupe culturel, spécialisation qui dégagerait l'instituteur de campagne, des multiples tâches post-scolaires qui l'assaillent.

Un souffle de renouveau semblait partir des jeunes et apportait beaucoup d'espoir.

Pendant une semaine, avec l'aide de professeurs et en présence de deux directeurs, les normaliens de 4<sup>e</sup> année ont approfondi les problèmes de la Formation professionnelle :

— *définissant l'esprit d'une E.N. idéale qui, bien sûr, demande une réalisation à long terme,*

— *cherchant les réformes possibles dans un avenir très proche : projet d'E.N. à moyen terme,*

— *prévoyant une période transitoire d'environ 4 ans) pour une E.N. à court terme,*

— *envisageant les moyens d'action pour y parvenir : autonomie, cogestion.*

Les normaliens réussissaient à réunir à Tours les samedi 25 et dimanche 26 mai, un Congrès Académique (les maîtres d'application y étaient invités). Là, il s'est avéré que les Tourangeaux, qui depuis huit jours avaient étudié à fond leur projet de réforme, dépassant les petites revendications sur le régime interne ou les transformations immédiates en vue de l'examen, n'étaient pas toujours suivis par les délégués des autres départements. Ceux-ci souscrivaient person-

nellement à la plupart des propositions mais n'étant pas mandatés pour étudier un projet qu'ils n'avaient pas prévu, ils se proposaient de le présenter à leurs camarades, à leur retour. Cependant un projet en trois étapes fut établi où nous relevons notamment :  
...« *exigent la démocratisation effective de l'enseignement secondaire, seule susceptible de permettre la suppression des trois premières années d'Ecole Normale...*

...*Le concours d'entrée consistera en un entretien avec un jury (composé de professeurs d'E.N., d'inspecteurs, d'élèves en cours d'études, de psychologues, etc...) sur des sujets multiples au choix du candidat.*

...*Les modalités pédagogiques consisteront en une dialectique permanente entre la pratique et la théorie, entre l'observation et l'information sous forme de débats...*

...*Une orientation progressive par une appréciation donnée à la fin de chaque année par une commission mixte, professeur-élèves, sur la base :*

1. *d'un dossier représentatif du travail personnel de l'élève et du travail d'équipe*  
2. *d'un entretien,*  
*sanctionnera les études.*

...*Dans l'esprit de la réforme visant à considérer les enseignants comme des spécialistes dans leur domaine nous exigeons que les statuts indiciers des diverses spécialités soient égaux...*

...*Dans l'immédiat ils exigent une deuxième année de formation professionnelle.*  
...*Unanimité sur le principe d'un stage de trois mois en responsabilité pour la 2<sup>e</sup> année.*

...*Moyen d'action : refus de passer le C.F.E.N... »*



Les normaliens de Tours préparaient alors, malgré les difficultés de transport, un Congrès National qui, prévu pour le 29 mai ne put avoir lieu que les 4 et 5 juin. Les maîtres d'application, les instructeurs C.E.M.E.A., les animateurs d'Education populaire, les représentants syndicaux y étaient invités comme auditeurs libres, car, seuls trois délégués par département avaient droit à la parole : en général un normalien, une normalienne, un directeur, ou professeur.

Il me faut dire là, combien ce Congrès fut pour les adultes, et sûrement pour un grand nombre de normaliens, une déception.

La première matinée se perdit en discussions pour savoir comment on voterait, comment on discuterait. Résultat : (preuve de leur ignorance totale de toute organisation collective) :

— d'abord vote des motions (la plupart du temps 3 motions différentes étaient en présence)

— ensuite seulement, discussions par commissions.

En séances plénières, des projets très intéressants présentés par diverses E.N. furent noyés sous les vétilles, les incohérences, les luttes de tendances, les joutes de professeurs. Et certains auditeurs semblaient s'amuser fort de toutes ces erreurs, de toutes ces contradictions.

Se sont-ils demandé pourquoi ces erreurs? Pourquoi ces incohérences? N'ont-ils donc pas senti au fond d'eux-mêmes le moindre tiraillement de culpabilité? N'ont-ils donc pas pensé qu'ils portaient leur part de responsabilité?

L'Ecole, depuis la maternelle jusqu'à

l'Ecole Normale, a-t-elle préparé les jeunes à l'action? Combien de fois, depuis quatre ans qu'ils sont à l'E.N., ces jeunes avaient-ils eu la possibilité de s'exprimer librement? Combien avaient déjà participé à des débats? Combien en avaient organisé? Comment auraient-ils pu dominer une situation qui était leur première expérience?

De 6 à 19 ans, ils n'ont connu que l'obéissance passive. Tout ce qui bouillonnait en eux a toujours été refoulé. Ce n'est pas en huit jours qu'ils ont pu se transformer en « citoyens aptes à la réflexion et à la communication » ainsi qu'ils en exprimaient le désir.

En ouvrant ce premier Congrès des Ecoles Normales, un normalien déclarait :

*« Nous avons toujours accepté la tutelle. Maintenant nous revendiquons nos responsabilités, nous revendiquons le droit de nous tromper... »*

« Le droit de se tromper », voilà ce qui ne leur avait jamais été permis. Si depuis la maternelle, au lieu de les conduire entre deux rails, on leur avait laissé faire leurs expériences, s'ils s'étaient heurtés aux difficultés de la vie de groupe, s'ils l'avaient eux-mêmes organisée aux diverses périodes de leur vie scolaire, si leur vie scolaire avait été en contact réel avec le monde et les organismes collectifs, en seraient-ils là?

Pourtant, le travail en profondeur qui s'est fait dans de nombreuses E.N., ne peut pas, ne doit pas s'effacer. Pour la première fois depuis ses origines, chaque E.N. qui s'était toujours suffi à elle-même, a pris conscience de l'existence des autres E.N., de la nécessité de leur union. Si les confronta-



tions d'idées ont parfois été violentes, presque insolubles, il n'en reste pas moins que les E.N. ont pris entre elles des contacts. Il nous faut aider les contacts à se poursuivre mais, pas seulement sur le plan de la contestation.

Si les normaliens revendiquent le droit de se tromper, c'est donc qu'ils revendiquent le droit à l'expérience. Ce n'est pas de l'exemple-modèle à imiter dont ils ont besoin, mais de la confrontation de leurs diverses expériences, de leurs échecs comme de leurs réussites, pour en tirer, chacun selon sa personnalité, les lignes de force selon lesquelles il se construira.

Comment favoriser entre les E.N. des relations qui pourront les conduire à la réflexion et à la communication?

Ces problèmes de la réflexion et de la communication dont les normaliens viennent de prendre conscience, Freinet les a longuement étudiés :

*« Quant à regarder en lui, à réfléchir sur la nature et le devenir de ses actes, à faire peser sa pensée personnelle sur les destinées auxquelles il participe, quant à diriger sa propre vie, il (l'homme) s'y essaye de moins en moins.*

*Et l'école a sa grave responsabilité dans cette « superficialisation » de la nature humaine ; elle a sa révolution à accomplir, dans le cadre des réalités ambiantes, si elle veut vraiment marcher, comme elle le prétend, vers la vérité et la lumière ».*

#### *L'Education du Travail*

Pour répondre à ce besoin vital de communication, Freinet a apporté le puissant levier de la correspondance qui, depuis 40 ans, établit aussi bien à la Maternelle qu'au second degré,

les rapports fructueux que nous connaissons.

Pourquoi les Ecoles Normales n'établiraient-elles pas entre elles ces échanges, ces liens qui élargissent la connaissance, forment le jugement, préparent les hommes à la compréhension mutuelle? Il n'y a aucune raison pour que les normaliens ne soient pas en mesure de réaliser, aussi bien que le font de nombreux adolescents, des journaux scolaires qui soient le reflet de leur vie, de leurs préoccupations, de leurs problèmes personnels ou collectifs, de leurs aspirations. Chaque E.N. ne pourrait-elle pas s'exprimer dans un journal qui servirait de lien avec les autres établissements? Que contiendrait-il?

— des relations :

\* d'expériences pédagogiques réussies ou non

\* d'expériences d'organisation de l'E.N.

\* de leurs rapports avec la Vie et la Société

— des recherches scientifiques, mathématiques, etc.

— des discussions libres sur des sujets de leur choix

— et pourquoi pas des Textes libres et des illustrations.

Le tirage d'un journal familiariserait en outre les normaliens avec la machine à écrire, le duplicateur, la ronéo, etc., tous engins modernes que 95% des 4<sup>e</sup> année ignorent totalement et dont l'utilisation devient indispensable dans la vie courante.

Les échanges d'expériences apporteraient aux élèves outre la possibilité d'exprimer librement leurs idées, la motivation que nous connaissons chez



nos élèves, et qui, tout le monde le sait, n'existe plus guère en 4<sup>e</sup> année d'E.N. où, après les efforts du Bac, on a tendance à faire « roue libre ».

Les professeurs, s'ils voulaient aussi eux-mêmes reconsidérer leur enseignement dans le sens de la véritable communication, s'apercevraient que la liberté d'expression, la liberté de recherche, y apporteraient un tout autre intérêt.

Et quelle portée pourraient avoir avec des normaliens, les échanges sonores ! Ce serait si facile ! Du point de vue matériel, il y aurait si peu de crédits nouveaux à y consacrer au départ.

Il suffirait que tous, professeurs et élèves-maîtres fassent l'effort de se remettre en cause, pour parvenir à établir et à conserver les relations de confiance qui conduiraient à une véritable coopération où chacun prendrait sa part de responsabilités.

Il n'est pas possible qu'après un tel éveil, les Ecoles Normales retournent à leur isolement et leur passivité.

Denise POISSON

## S.O.S. BIAFRA

Nous recevons, trop tard pour l'inclure dans notre numéro, un texte de Claude Miconnet (14, rue des Ecoles - 69 Francheville-le-Bas) correspondant pour Lyon de SOS Biafra.

Nous invitons tous nos camarades à faire le maximum de toute urgence pour empêcher ce génocide dont les enfants sont les premières victimes.

## les revues de l'I.C.E.M.

ont paru

ou vont paraître :



N° 669 - **L'eau**

N° 670 - **La Seine (I)**

N° 671 - **Les jus de fruits**



N° 31 - **Bibliothèque  
pour enfants**



N° 247 - **L'écluse**

N° 248 - **Les chèques postaux**



N° 835 - **Mexico 68**

N° 836 - **Marins bretons  
en 1900-1914**

### Dossiers Pédagogiques



3<sup>e</sup> option :

n° 36-37 **Calcul et mathématique**

au Cours Moyen et en classe  
de Transition



N° 50 à 53

**La correspondance**



## MARCEL LAGOFUN

En juin dernier, nous apprenions avec stupeur le décès accidentel de notre camarade Marcel Lagofun, instituteur à Onesse (Landes).

Lagofun, instituteur dans son village depuis près de vingt ans avait modernisé patiemment et profondément sa classe et cela depuis plus de quinze ans. Le meilleur témoignage de son travail et de celui de ses élèves, c'était un journal scolaire que l'on pouvait citer comme un de ceux des plus parfaits : à travers lui on découvrait l'œuvre tenace et réfléchie d'un maître en prise directe sur le terroir et en accord profond avec l'enfance et la population d'Onesse (il était aussi adjoint au maire). Souvent nous pouvions, dans nos éditions, tirer partie des reportages parus dans le journal scolaire d'Onesse : *Lou Pignadar*.

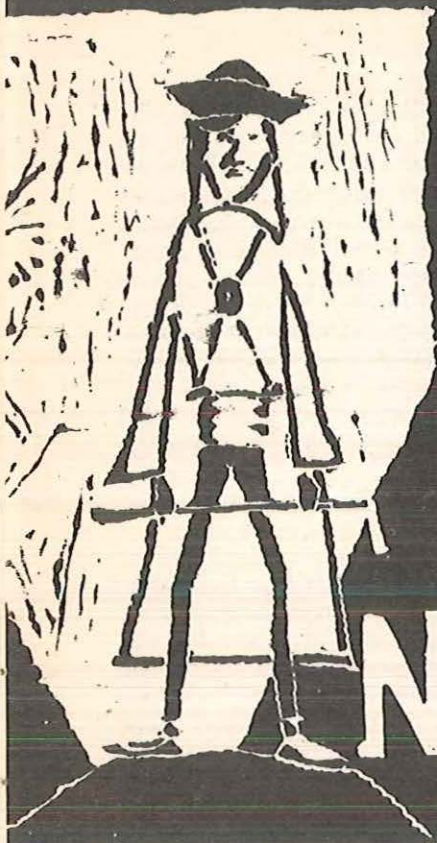
Nos camarades du Sud-Ouest sont aussi tragiquement affectés : Lagofun s'astreignait au travail régulier de l'édition et de la diffusion du Bulletin Régional ; il était dans les stages et aussi tout dernièrement au Congrès de Pau, toujours présent pour accomplir toutes les tâches urgentes. Il était un des piliers de la large équipe régionale.

Enfin, le jour même de l'arrivée de cette triste nouvelle, nous parvenait le manuscrit d'une brochure BTJ née dans l'école d'Onesse : *Papa est résinier*, nouvelle collaboration de nos amis à notre œuvre coopérative... La parution de cette brochure que nous hâterons, sera notre ultime hommage.

Nous sommes de tout cœur avec sa compagne si soudainement éprouvée : Paulette Lagofun, avec sa fille, déjà institutrice en exercice, avec son fils, encore étudiant et avec ses vieux parents, inconsolables. Nous joindrons nos efforts pour les aider, dans le travail, à surmonter l'épreuve.

C'est l'un des meilleurs ouvriers de l'Ecole Moderne qui, nous quitte...





# sme za DUBČEKA SVOBODU NEUTRALITU

EXPRESSION LIBRE  
et LIBERTÉ D'EXPRESSION

*Michel BARRÉ*

On devinera aisément l'émotion qui fut la nôtre devant cette linogravure que des écoliers de Tchécoslovaquie ont réussi à nous faire parvenir sans

autre commentaire. Expression libre, liberté d'expression d'un peuple, il s'agit bien du même combat et nous croyons être les interprètes des milliers



# RETOUR A LA NORMALE...



d'éducateurs de toutes tendances philosophiques et politiques, réunis autour de la Charte de l'Ecole Moderne, en assurant nos amis tchécoslovaques de notre soutien le plus complet. Non seulement nous réprouvons l'usage de la force armée, d'où qu'elle vienne, contre le pouvoir de la pensée libre, mais nous refuserons, le premier mouvement de révolte passé, de nous satisfaire d'arguments qui ne peuvent convaincre que les gens soucieux par avance d'être convaincus.

Nous devons dire aussi que l'indignation est une vertu qu'il faut mériter. Il serait trop facile d'applaudir des jeunes gens dressant des barricades de voitures pourvu que ce ne soit pas au Quartier Latin, de citer avec complaisance les graffiti anti-soviétiques lorsqu'on a gratté rageusement ceux des murs de Paris, de dénoncer le rétablissement de la censure à Prague lorsqu'on a suscité l'affaire Langlois, l'affaire Barrault et surtout la purge à l'ORTF.

Notre solidarité avec le peuple tchécoslovaque comme notre solidarité avec les étudiants, avec les journalistes frappés d'interdiction n'est ni occasionnelle, ni accessoire, elle est liée à notre conception même de l'éducation et de la liberté.

Si nous avons rapproché dans un même article un lino tchécoslovaque, des affiches de l'atelier des ex-Beaux-Arts et un appel de l'UJT, c'est pour marquer qu'ils illustrent à nos yeux un unique combat qui est le nôtre.

*Affiches du  
mois de mai 1968*



Les journalistes de l'ORTF ont fait en mai et juin 1968, la grève exemplaire que l'on connaît, plaçant au premier plan de leurs revendications, l'objectivité de l'information.

Au mépris des droits élémentaires, un grand nombre de ces journalistes ont été arbitrairement congédiés. Ils ont besoin de notre soutien pour continuer la lutte pour une radio-télévision plus objective et plus culturelle.

Tous ceux qui ont ouvert leur poste cet été seront probablement d'accord sur l'utilité de cette lutte et adresseront leur adhésion à l'UJT.



Photo Keystone

## UNION DES JOURNALISTES DE TÉLÉVISION

22 rue de Chaillot, Paris 16 - tél. 727-43-49

Je soussigné : nom

prénom

profession

désire adhérer à l'association LES AMIS DE L'UJT pour une information honnête, impartiale et complète.

A cette fin je verse ci-joint la somme de  
(cotisation minimum 10 F). Veuillez m'adresser ma carte à l'adresse suivante :

Le

Signature

1968



# LAICITÉ ET ENGAGEMENT DE L'ÉDUCATEUR

*Jean LE GAL*

Chaque jour, par la guerre, la faim, les carences sociales ou familiales, des enfants meurent ou se voient irrémédiablement amoindris, condamnés à un avenir de douleur et cela à cause d'un monde que les adultes ne savent pas rendre accueillant, humain, juste et pacifique.

Ils ne le savent pas parce qu'ils sont enfermés en eux-mêmes par leurs habitudes, leurs préjugés, leurs dogmes, qui les empêchent de comprendre les autres et de se transformer en des hommes pour lesquels « chacun est le chemin de tous vers tous, et tous le chemin de chacun vers lui-même ».

*(Sartre)*

En sont-ils responsables ?

Ne sont-ils pas tels que la famille, la société, l'école les ont formés ?

La guerre du Viet-Nam les laisse passifs ou indifférents ? Écoutons Bertrand Russel : « Les guerres et les persécutions sévissent partout et partout elles sont rendues possibles par l'enseignement donné dans les écoles. L'enrégimentation est la source du mal.

Il est essentiel, écrit P. Yvin, que les enfants puissent s'exprimer librement, et à propos de tout.

Il ne pourra évidemment pas y avoir de sujets tabous car si la recherche de ma vérité exige la liberté d'expression, « il n'est de vrai que toute la vérité, chaque partie de la vérité isolée, est mensonge » comme l'affirme Romain Rolland. Or « il n'y a de dialogue possible qu'entre gens qui sont ce qu'ils sont et qui parlent vrai » (Albert Camus). Mais alors, l'éducateur devrait être lui-même, sans mas-



que, authentique dans sa réalisation avec le groupe d'enfants ou d'adolescents? Il devrait ne plus être un enseignant neutre qui s'abstient de mettre en discussion des points controversés? Avant de pousser plus loin notre réflexion sur l'éducateur, donnons donc la parole aux enfants. Voici à titre de témoignage quelques textes écrits par des enfants exprimant leur émotion profondément humaine, face à des problèmes, qui laissent hélas, trop d'adultes passifs ou indifférents (enfants de classes de perfectionnement). A la suite d'une discussion à propos d'un article de journal, apporté par un enfant et relatant la vie douloureuse d'un enfant martyr, Martine, 12 ans, écrit aux correspondants de la classe :

« Le devoir de la maman n'est pas de rendre son enfant malheureux. Si elle n'aime pas les enfants, elle n'a qu'à pas en avoir. Ce n'est pas l'enfant qui demande à venir au monde. Pour moi, la Maman qui rend son enfant malheureux, est une mère indigne. Pourtant les enfants c'est tellement mignon, souriant. Moi, j'adore les enfants. S'ils font des bêtises, c'est qu'ils sont trop petits. Pourquoi alors les taper, les tuer parfois. Ils n'ont pas le droit de les tuer. Il devrait y avoir une loi qui oblige la mère à rendre son enfant heureux. »

La guerre du Viet-Nam, que les enfants voient à la télévision, est aussi objet de discussion en classe : chacun dans cette confrontation apprend à respecter l'autre, sans pour autant partager obligatoirement son point de vue.

Deux textes sont publiés par les enfants dans leur journal : le texte de Martine, 13 ans, déjà cité dans ce document et celui de Dominique :

## LE VIET-NAM

*« Moi, je ne veux pas avoir à tuer des hommes, des femmes et des enfants. »*

*Dans les journaux, nous voyons des photos d'enfants qui n'ont plus de parents. Moi, je veux que les gens fassent la paix.*

*Je voudrais que les Vietnamiens et les Américains discutent pour arrêter la guerre, car j'ai vu des enfants sans jambes ou sans mains et avec la figure tout en sang.*

*J'ai vu des parents qui pleuraient car leurs enfants étaient blessés ou morts. Je ne veux pas porter un fusil pour tuer des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards.*

*Je veux que tout le monde soit heureux! »*

C'est encore Martine qui, par un texte sur l'UNICEF, fait prendre conscience à ses camarades d'un problème vital pour l'humanité tout entière : la faim dans le monde. Les enfants décideront d'ailleurs au cours de leur conseil de coopérative de créer une caisse de fonds pour l'UNICEF et de lancer un appel à des classes françaises et étrangères par l'intermédiaire de leur journal et de la Gerbe Internationale.

*Le mardi 19 décembre, nous avons vu à la télévision, une émission sur l'UNICEF.*

*Mireille Mathieu lançait un appel pour la « faim dans le monde ». J'espère que tout le monde l'a écouté attentivement. Pour ces gens qui meurent de faim ; faites un effort, aidez-les à vivre.*

*Quand nous voyons ces gens maigres, dont on aperçoit les os, nous avons pitié. Nous mangeons et eux meurent de faim.*

*Je voudrais que tout le monde soit*



*heureux, faites quelque chose pour eux, ne pensez pas toujours à vous. Il y a des gens qui ne pensent qu'à gaspiller leur argent.*

MARTINE

*« L'UNICEF AIDE LES ENFANTS DU MONDE A DEVENIR DES HOMMES ».*

*Dans notre classe, nous allons fabriquer une boîte où nous mettrons les dons pour l'UNICEF.*

*Faites comme nous.*

*Nous espérons que notre appel vous fera réfléchir.*

*Fonds à envoyer à Comité National Français pour le Fonds des Nations Unies pour l'Enfance. C.C.P. Paris 19921-76.*

Quelle attitude pouvons-nous prendre en face des problèmes posés par ces textes d'enfants, et face aux questions délicates posées au groupe et à l'éducateur, soit directement, soit par l'intermédiaire de la boîte à questions? :

— Comment viennent les enfants?

— Comment est venu le premier homme?

— Pourquoi dépense-t-on de l'argent pour aller sur la lune alors que les gens meurent de faim?

— Pourquoi y a-t-il la guerre?

— Qui nous trouvera une place à 14 ans? Le patron pourra-t-il nous renvoyer?

Si nous nous retranchons derrière la neutralité, si nous refusons de « parler vrai », alors le dialogue n'aura pas lieu et tous nos efforts pour établir la communication entre les enfants et nous, et entre les enfants eux-mêmes seront voués à l'échec.

Un éducateur véritable a-t-il le droit d'être neutre? Ne doit-il pas obligatoirement faire des choix en accord avec la Déclaration des Droits des Enfants sur laquelle doit se fonder son action éducative?

L'enfant « doit être élevé dans un esprit de tolérance, d'amitié entre les peuples, de Paix et de Fraternité Universelle, et dans le sentiment qu'il lui appartient de consacrer son énergie et ses talents au service de ses semblables ».

En montrant en classe et au dehors, son ferme attachement à la Démocratie, à la Paix, à la Justice, à la Libération économique de l'Homme, à l'amitié entre les peuples, l'éducateur se trouvera dans sa juste ligne de vie et son action sera conforme à la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme qui stipule dans son article 26 :

« L'Education doit viser au plein épanouissement de la personnalité humaine et au renforcement du respect des Droits de l'Homme et des libertés fondamentales. »

En donnant aux enfants la liberté d'expression, en respectant les opinions de chacun, en dialoguant avec tous d'une manière authentique, nous serons fidèles à la voie riche d'humanisme que nous traçait Jean Rostand.

*« Former les esprits sans les conformer, les enrichir sans les endoctriner, les armer sans les enrôler, leur communiquer une force dont ils puissent faire leur force, les séduire au vrai pour les amener à leur propre vérité leur donner le meilleur de soi sans attendre ce salaire qu'est la ressemblance... »*

Jean LE GAL



## PARTICIPATION DE L'ÉCOLE MODERNE aux travaux de l'Université d'été de Toulouse

*Roger FAVRY*

Après un travail assez soutenu effectué avec les étudiants en lettres de Toulouse du 22 au 31 juillet dans le cadre de l'Université critique, il m'est possible de dégager certaines conclusions. Elles sont d'ailleurs le fruit d'un travail commun : après chaque séance les militants de l'École Moderne qui étaient présents s'interrogeaient sur la valeur du travail effectué. Dire que ce travail ait été entièrement positif serait beaucoup dire. Mais j'anticipe.

Nous avons pu voir à quel point la pédagogie Freinet était non seulement peu connue mais aussi difficile à cerner pour les étudiants en lettres. Ceci s'explique par des conditions matérielles d'abord. Le groupe de Haute-Garonne qui a pu organiser un stage du 9 au 12 juillet avec des psychologues s'est montré satisfait du travail effectué parce que le groupe était stable. Au contraire l'Université d'été étant ouverte à tous a vu passer bien du monde

mais sans continuité dans les présences individuelles. Ceci s'explique ensuite par l'état d'esprit particulier aux facultés de lettres qui a considérablement surpris nos camarades du primaire et passablement étonné nos collègues scientifiques. Enfin il faut bien reconnaître que la fermeture des facultés a fortement, pour ne pas dire presque complètement, compromis le travail de l'université d'été : locaux divers, quelquefois pas de locaux du tout... Enfin sur les 12 ou 15 000 étudiants que peut comporter une faculté, étaient présents une quarantaine...

Nous avons donc discuté et expliqué ce que nous faisons. Les possibilités et les perspectives offertes par l'École Moderne les ont d'autant plus intéressés que nous avons été pratiquement les seuls à prendre réellement contact avec les étudiants et à travailler avec eux. Le travail s'était finalement réparti de la manière suivante :



— travail en commission (français, philo, maths) de 14 à 17 h, puis de 17 à 19 h partie spécifiquement Ecole Moderne. Le soir avaient lieu des séances à l'orientation plus large.

Le travail en commission de français a été fructueux dans la mesure où il a permis des prises de conscience nécessaires. Un document de travail servait de base à la discussion. Idéologiquement il rejoint en quasi-totalité les positions de l'Ecole Moderne mais pratiquement il n'offre aucune solution, aucune technique. La discussion fut quelquefois difficile car les étudiants se référaient constamment à la situation qu'ils avaient connue alors que nous comme enseignants pratiquant le texte libre, la correspondance, le journal, la conférence d'élève, etc... nous en connaissons une autre. Un linguiste qui était là a admis que l'existence même du texte libre (il ne connaissait même pas Freinet de nom !) remettait en question tout ce qu'il pouvait savoir de la linguistique puisque le corpus des textes d'élèves changeait radicalement de sens et de contenu. Néanmoins comme les mauvaises habitudes deviennent règles de vie, nous avons perdu beaucoup de temps : ainsi il a fallu quatre heures (deux fois deux heures) pour que le groupe arrive à l'idée que la notion de « langue idéale » ne correspond à rien, donc qu'il s'agissait d'un faux problème. On ne peut pas parler vraiment de temps perdu d'ailleurs, mais de déconditionnement d'esprits placés dans un milieu qui les conditionne profondément au point qu'ils ne s'en rendent plus compte.

Les mêmes remarques sont valables en ce qui concerne les réunions plus spécifiquement Ecole Moderne. Nous avons constaté d'ailleurs en deux mois de travail (juin-juillet) une modification profonde de l'auditoire. Pendant long-

temps nous avons eu affaire à des étudiants soucieux de se documenter parce qu'ils allaient enseigner l'an prochain. Puis peu à peu ceux-ci se sont éloignés non de nous, mais de l'ensemble de l'université critique qu'ils trouvaient trop verbeuse. Nous avons pu tout de même faire, je crois, un bon travail : distribution de photocopiés offrant les premiers renseignements à connaître, vente de dossiers pédagogiques. Ensuite, à mesure que les semaines passaient, ne restèrent que les plus engagés dans le mouvement, c'est-à-dire ceux qui mettent radicalement en question la société qu'ils connaissent et que d'ailleurs ils se refusent à servir par le biais de l'enseignement : il est symptomatique que nous ayons entendu plusieurs déclarer qu'ils ne tenaient pas du tout à enseigner. Par là même, ils considéraient avec sympathie notre travail mais en refusant de voir qu'ils seraient eux aussi devant une classe.

Il ne faut pas s'étonner de ces contradictions. Pas plus qu'il ne faut s'étonner de certaines critiques qui ont proprement abasourdi nos camarades : je les ai résumées dans la fiche *Ecole et Société*. Il est symptomatique de constater que ces étudiants pouvaient se dire prolétariens et en fait n'être que médiocrement intéressés par ce qui ne concernait pas l'enseignement secondaire : l'importance d'un cours préparatoire, d'une classe de perfectionnement ou de transition n'ont paru les toucher qu'au moment où une institutrice membre du GET a parlé de ses petits portugais, des bidonvilles et de la psychanalyse... Du coup on nous reprocha de ne pas avoir assez parlé du milieu (nous l'avions fait mais ce n'était pas sous forme d'un exposé !), de sous-estimer l'importance de la psychanalyse... (alors que nous nous étions bornés à nous montrer méfiants envers certaines tendances de la psychana-



nalyse, celles qui comme certaines formes du behaviorisme prétendent tout régenter...)

D'où viennent ces contradictions? Ces incompréhensions? De très loin. De tout un contexte éducatif fondé sur la répression. On ne se débarrasse pas en un tournemain de quinze ans d'esclavage. On peut dire que le rendement faible de cette université d'été a pour responsable direct, une éducation tournée vers la mystification. Mieux que les examens, que le bac, c'est le comportement profond de nos interlocuteurs (qui auraient pu être nos élèves), qui porte témoignage de l'épouvantable gâchis commis depuis des années.

— manque d'esprit pratique : pas d'organisation. Une réunion prévue est brusquement décommandée sans prévenir et se tient ailleurs. Au nom de la liberté, l'incohérence institutionnalisée. — manque de méthode de travail : discussions qui s'enferment, ordres du jour abandonnés presque aussitôt adoptés. Pas de comptes rendus, pas de conclusions pratiques.

— manque de prise sur le réel : les résistances sociales sont sous-évaluées, sentiment diffus qu'une barricade vaut un raisonnement, un dossier, une action souterraine et de longue haleine et qu'elle peut remplacer tout cela... Nous nous sommes laissé dire (mais pas longtemps...) qu'en quarante ans nous n'avions rien fait ! Il a fallu ainsi expliquer beaucoup de choses simples que ces étudiants ne semblaient pas comprendre : que les choses, les êtres et les faits résistent plus fortement qu'on ne le voudrait, le réel c'est « dur »...

Mais nous commençons seulement à payer les tragiques erreurs du lycée traditionnel. J'ai été très frappé par le fait que seuls les « enragés » parlent : les agitateurs agitent mais les modérés

ne modèrent pas. Ils se taisent ou s'éloignent. Dès lors le travail commun n'avance plus. C'est le problème du Ventre, du Marais dans la Révolution : la démocratie n'est possible qu'avec un projet commun et viable. De là à forger des modèles théoriques inapplicables et dangereux il n'y a qu'un pas... D'où deux erreurs :

— au nom d'une idéologie (mal précisée du reste) on veut bâtir une certaine école. Cette école va-t-elle dans le sens de cette idéologie? Nos interlocuteurs étaient d'accord. Par contre manifestait-elle certains traits qui ne collent pas avec l'idéologie? Alors là ils ne l'étaient plus. Nous avons vu en particulier que l'expression libre leur faisait peur, précisément parce qu'elle était libre. Ce qu'ils auraient voulu c'est qu'on leur présente une école « idéologiquement correcte », aisée à établir, où l'on escamote le problème de l'enfant ou de l'adolescent pour les « former », et si besoin est, à la dure. Au nom de l'idéologie, on était prêt alors à réutiliser l'attirail le plus éculé de l'école traditionnelle.

— l'idée qu'il faut aller de l'avant sans trop s'inquiéter de qui marchera et de comment on marchera. L'idée que cela puisse tourner au fascisme ne semble pas effleurer les plus jeunes. Ils ne l'ont pas connu : au lycée en général on a étudié Salazar et Franco mais sans se demander vraiment comment ils pouvaient être encore là au bout de trente ans. Quant à « Monsieur le Président » de Miguel Angel Asturias, ce livre atroce sur la dictature sud-américaine, il n'est pas connu. Pourtant, sans lui, comment comprendre Che Guevara?

Malgré ces réserves, nous devons souligner que le bilan de ces rencontres est dans l'ensemble positif et que nous sommes décidés à les poursuivre.

R. FAVRY



# POUR UNE RÉFORME PÉDAGOGIQUE A LA FACULTÉ

Monique GRANDJONC

*Une certaine Université est morte en mai ; de quel intérêt est alors le compte rendu de ces quelques réalisations de l'hiver dernier ? Au lecteur d'en juger. Il me semble cependant qu'elles furent une approche modeste de ce qu'il faudra bien inventer : une pédagogie fondée sur l'expérience directe, le « tâtonnement expérimental », et se développant dans la dialectique de l'« individualisation » et de la « collectivisation » — démarche dont les enseignants de l'Ecole Moderne connaissent la fécondité.*

## *Conditions de travail*

— Il s'agit de travaux pratiques de psychologie.

— Les étudiants sont ceux de première année de philosophie : frais émoulus du bac, 20 ans 5 mois en moyenne.

— Deux groupes : le premier, de 61 étudiants inscrits, de novembre au 5 février. Le deuxième, de 62, de février à mai. Une cinquantaine de présents.

— Deux heures consécutives par semaine ; ce que je vais essayer d'exposer est une partie du travail du groupe 2, aux mois de mars et avril.

— Pas de programme précis, mais la nécessité de faire apparaître un certain nombre de directions de recherche, de problèmes de méthode. Ces étudiants ne rencontreront plus la psychologie que comme matière à option par la suite.



— Matériel : une salle ; la bibliothèque des nouveaux locaux assez pauvre. Pas de laboratoire ni d'instruments d'aucune sorte.

Aux difficultés que fait apparaître cet énoncé des conditions de travail, il faut en ajouter d'autres.

— Du côté des étudiants : je les regardai d'un œil très attentif : c'était, après un long séjour à l'étranger, mon premier contact avec la jeunesse française. Ce fut assez pénible. Beauté de regards intelligents, de jeunes visages graves, mais comme ils étaient bien conditionnés ! Défilant en silence, ni bonjour ni sourire. Il fallut plusieurs semaines pour que s'instaure un modus vivendi plus dégagé : que l'on se salue, que l'on prenne cinq minutes pour converser, que tel ou telle perde l'habitude de jeter un coup d'œil de gosse pris en faute vers la place où je me suis assise parmi eux quand s'engage une discussion un peu vive, quand un camarade proteste contre l'affirmation d'un autre...

Je notai aussi :

— le désarroi quasi général devant l'absence délibérée de position magistrale a priori. Désarroi qui n'allait pas chez certains sans un soupçon de mépris pour un « prof qui n'en est pas un ». Certains se dégagèrent très vite de ces attitudes, d'autres pas.

— une incuriosité de départ assez stupéfiante. Un seul exemple : à la première séance des feuilles sont distribuées pour que les étudiants notent au verso les résultats d'une expérience collective. Chacun conserve sa feuille. La semaine suivante cinq étudiants seulement ont lu le texte imprimé au recto de celle-ci (1).

— une hostilité très répandue à l'égard

de la psychologie « qui se veut scientifique », qui se sert de chiffres et d'instruments. Pour ces apprentis philosophes il n'y avait là a priori que procédés suspects et manipulations de bas étage.

— plus grave : la conviction implicite ou explicite que la démarche expérimentale est « une façon de penser propre aux seules sciences physiques ». Je pensais souvent à ce qu'écrivait Binet en 1908 dans son étonnant article sur l'enseignement de la philosophie (2).

— autre fait : en février les équipes du groupe 2 se sont constituées à partir des *sympathies*. Cela donnait : « Dis, toi, comment tu t'appelles ? Et toi, ton nom ? »

— et que de peine à parler sans lire ! Pour en finir avec ces préliminaires, je noterai une dernière difficulté : j'apprenais là un nouveau métier ; seule ;

Notes :

(1) *Claude Bernard*, Introduction à l'étude de la médecine expérimentale. *L'extrait proposé contenait cette phrase : « Je pense qu'il importe beaucoup de diriger de bonne heure l'esprit des élèves vers la science active expérimentale, en leur faisant comprendre qu'elle se développe dans les laboratoires au lieu de laisser croire qu'elle réside dans les livres et dans l'interprétation des écrits des anciens. Nous savons par l'histoire la stérilité de cette voie scolastique ».*

(2) *Alfred Binet*, Une enquête sur l'évolution de l'enseignement philosophique in *L'Année psychologique* 1908. « Il faudrait dresser les jeunes philosophes à l'observation et à l'expérimentation, les inviter eux-mêmes à observer dans des cas précis ou à débrouiller l'écheveau possible d'un phénomène matériel. Après l'observation physique viendrait l'observation psychologique, morale, sociale ».



l'excellent principe du respect d'autrui menait, dans le supérieur comme ailleurs, à un pénible et dommageable isolement de fait des débutants. De tout cela il fut largement débattu en mai...

*Organisation.* Sur ma proposition et avec des modifications au cours des semaines, nous nous sommes organisés ainsi : le groupe est redistribué en équipes de 6 à 8. Je propose un certain nombre de tâches pour les semaines à venir. L'équipe peut choisir son sujet de travail. Sur la base du thème adopté chaque équipe devra assurer le travail du groupe entier pendant 2 h. Je fournis les grandes lignes d'un plan d'expérience ou d'une enquête, la bibliographie (réduite), quelques conseils de méthode. Chaque semaine l'équipe concernée et moi prenons une demi-heure après la séance de TP pour mettre au point celle de la semaine suivante. Sur ce mode général de fonctionnement, voici à titre d'exemples, ce que firent deux équipes. Ce ne fut pas parfait mais de la part d'échec aussi nous avons ensemble tiré leçon.

*Travail de l'équipe B.* Le 9 février, cette équipe s'est chargée d'assurer :

— la préparation et la réalisation d'une expérience collective sur le fonctionnement de la mémoire, plus précisément sur « l'inhibition rétroactive », sur la forme du trouble introduite dans le rappel d'une liste de mots I par l'apprentissage d'une liste II entre la première et la deuxième récitation de la liste I. Je schématise.

— le dépouillement, l'élaboration et l'interprétation des résultats obtenus.

— la présentation d'une vue d'ensemble de l'étude expérimentale de la mémoire.

Le 16 février deux étudiants organisent la classe selon le schéma de l'expérience. Je n'ai à intervenir que pour persuader les étudiants qu'ils ont réellement à se déplacer ! L'expérience est bien menée.

Le 23, quand nous arrivons, chiffres et courbes sont au tableau. Sur les tables, des feuilles dactylographiées par les soins de l'équipe B portent les conclusions essentielles de l'expérience, le plan des interventions qui suivront. Les cinq étudiants se présentent, excusent un camarade absent mais dont ils ont pu, disent-ils, intégrer le travail au leur (cela n'a l'air de rien, mais qui ne connaît ces déflections sans excuse ni relève?). Un garçon analyse minutieusement l'expérience, des questions jaillissent et l'on comprend qu'il faut les poser aux orateurs du jour plutôt qu'à moi. Une objection de principe revient obstinément : ce qui est acquis en laboratoire n'est pas valable pour le normal, donc vain. Je réponds : nous verrons. Cela déconcerte, irrite même. Une jeune fille fait un exposé bref et clair sur les lois de la mémoire. Chaque fois qu'allusion est faite à une expérience, un troisième étudiant en donne le principe et l'historique. Un quatrième a préparé des dessins format affiche, illustrant les déformations du souvenir. Le cinquième orchestre, écrit au tableau, précise ici et là, met une note d'humour bienvenue. Chemin faisant, de multiples exemples sont fournis de l'utilité pratique de ces découvertes expérimentales : critique des témoignages, trous de mémoire, etc... Ce qui permet de reconsidérer l'hypothèse selon laquelle « la psychologie de laboratoire » serait dépourvue de validité. Nous avançons ainsi vers une synthèse a posteriori sur ce point et quelques autres. Le moment venu les étudiants feront eux-mêmes cette syn-



thèse sous forme de devoir — je leur en fournirai les éléments complémentaires sur feuille polycopiée. On trouvera en annexe les réflexions de cette équipe sur son travail.

*Travail de l'équipe E.* Que deviennent l'invention et l'expression personnelle dans tout ceci? Elles apparaissent plus nettement dans le travail de l'équipe E.

Le thème de recherche adopté était : l'influence d'une critique sur le jugement esthétique. Il fallait tout inventer. Que soumettre au jugement? Film, disque, livre... Quelle démarche adopter? Comment apprécier ce jugement de façon aussi rigoureuse que possible? Après un bon mois de recherche, nous avons retenu la solution suivante : des passages choisis de *Curriculum vitae*, livre de J.-Cl. Hémerly, seraient enregistrés sur bande magnétique et proposés à l'audition. Celle-ci se déroula selon un plan d'expérience très précis qu'il avait fallu prévoir dans ses moindres détails afin de maîtriser au mieux les variables ; et que je schématise ainsi : cinq sous-groupes expérimentaux :

(3) *Voici, à titre d'exemple, la conclusion de ces commentaires contradictoires. En quelques pages magistrales*

*telle la dérisoire leçon d'explication de  
texte*

*ce jeune écrivain des plus cultivés  
démontre que culture rime avec imposture*

*et que le roi est nu!*

*Emotion, absurdité, dérision*

*les noms de Rimbaud, Kafka, Ionesco  
viennent à l'esprit  
mais c'est une voix unique que l'on entend  
et dont le souvenir ne risque pas de nous  
quitter de sitôt!*

A + avait écouté avant la bande une critique favorable ;

A — avait écouté avant la bande une critique défavorable ;

B + écouta après la bande une critique favorable ;

B — écouta après la bande une critique défavorable ;

C n'écoula aucune critique, ni avant ni après l'audition de l'enregistrement. Les commentaires critiques se répondaient terme à terme, en unités de texte contradictoires (3).

Chaque étudiant écrivit ensuite sa propre page de critique.

Notons que l'enregistrement valut, pour ses meilleurs moments, les félicitations de tous à cette équipe.

Semaine suivante : exposé des résultats obtenus par l'équipe E qui a entre temps dépouillé et élaboré ; vive discussion sur la méthode employée, le rôle des facteurs incontrôlés, les critères utilisés pour l'appréciation des critiques des auditeurs... Il apparaît

*En quelques passages, d'ailleurs intéressants,*

*telle la dérisoire leçon d'explication de  
texte*

*ce jeune écrivain des plus cultivés  
ramène avec cynisme la culture à l'imposture*

*et tant pis pour lui et pour nous!*

*Malaise, égarement, dérision*

*Lorsqu'on se tient dans ce registre, il  
faut être Rimbaud, Kafka ou Ionesco  
sinon le lecteur risque de se laisser  
gagner par la lassitude  
ou pire par l'indifférence!*



nettement que le groupe n'accepte pas les résultats, présentés avec prudence mais humiliants cependant, de cette expérience (par ex. les membres du sous-groupe A + ont porté une appréciation favorable à l'œuvre dans la proportion de 75%, ceux de A — une appréciation défavorable dans la proportion de 66,6%). En tout cas nous avons tous « expérimenté » les exigences de la méthode expérimentale. La recherche restait ouverte.

On songe alors à écrire à Hémary, à

## ANNEXE

### « Réflexions de l'Equipe B.

#### Une méthode qui est un esprit

Dès la connaissance du sujet à traiter, « première générale » au sortir du cours : 1) fixation des dates et heures de réunion ; 2) fixation du lieu de rencontre ; 3) inventaire du matériel et des connaissances sur le sujet ; 4) en fonction de cet inventaire première distribution du travail : chacun devait se documenter sur l'ensemble du sujet et prendre en charge une tâche particulière.

Première réunion : d'emblée tout climat artificiel et froid est écarté ; le sujet est dégrossi, tout le monde a travaillé ; préparatifs de l'expérience ; plan et vue d'ensemble des exposés. Chacun repartit, les tâches étant bien définies mais non exclusives. Souci d'unicité et de clarté ; la défection éventuelle d'un membre de l'équipe ne devait pas gêner le déroulement du travail. Remarques importantes. 1) une constatation : ambiance détendue et amicale. Aucune contrainte. Liberté de parole ; chacun *écoutait* l'autre *puis* intervenait ; chacun disait *tout* ce qu'il avait à dire. Pas ou peu de phénomène de leader-

l'inviter peut-être ; mais le séisme de mai arrive... Une de nos dernières séances fut précisément occupée par la contestation de la psychotechnique et des sciences sociales dans leur rôle d'asservissement, à la suite d'une enquête faite par une autre équipe dans un service de Formation Professionnelle des Adultes ; un thème dont on sait l'importance dans les discussions de ce printemps.

Monique GRANDJONC  
Assistante de psychologie

ship ; en somme réunion ni à caractère monarchique, ni à caractère anarchique, mais « démocratique ». Aucune manifestation d'autorité ni « d'exhibition culturelle ». 2) très important : au moment de choisir l'ordre des mots qui intervenaient dans le protocole de l'expérience, ce choix devant être opéré sans critère particulier, galamment, les membres masculins de l'équipe laissèrent l'initiative aux jeunes filles ! Tout naturellement s'enchaîna une discussion (à résonance philosophique) sur la valeur et l'existence de la galanterie, sur l'égalité des sexes, l'amour, pour finir sur... la dialectique. Mais cela apprit à se connaître mutuellement dans un réel esprit de sympathie (...)

En définitive, pour nous, c'est l'esprit qui a dominé ce travail qui est essentiel (...), un esprit de travail, désireux de réussir, c'est-à-dire d'apporter quelque chose à nos camarades, de coopération et d'amitié. C'est lui qui permit un travail en profondeur.

Le côté négatif ? Il y en a certainement un dont nous n'avons pas bien conscience. C'est peut-être finalement que chacun dans le groupe fut dans l'ensemble content du résultat ».

Mars 1968



# LE TATONNEMENT EXPÉRIMENTAL

## processus universel d'apprentissage

Élise FREINET

La contestation révolutionnaire, introduite si soudainement et si délibérément au sein de la féodalité universitaire, oblige les circuits enseignants à une reconsidération générale du vaste problème d'éducation ; liée désormais aux domaines social et politique qui inexorablement en modifieront l'aspect et la portée culturelle, l'Université doit liquider, dans le plus bref délai, les normes d'un passé révolu, ne cadrant plus avec un présent trop dangereusement dynamique.

C'est parce que toute l'œuvre de Freinet, tout le mouvement d'École Moderne qui en découle participent à ce présent dynamique, que nous avons le devoir de faire en profondeur l'inventaire des acquisitions positives que nous pouvons proposer pour aider à la solution du grand drame de l'éducation. C'est ce long travail de généreuse initiation que nos camarades

font à la base, dans leur classe, dans un militantisme inlassable auprès des masses enseignantes, dans des stages inlassablement renouvelés, dans des réunions et des colloques, dans toutes circonstances et occasions où l'éducateur a un rôle à jouer.

Tant et si bien que la pédagogie Freinet apparaît en ces temps de brusque rupture d'équilibre et d'inquiétude, comme une planche de salut que s'empresseront de saisir ceux-là mêmes qui ricanaient du dynamisme utopique et sentimental d'une pédagogie naturelle, parce qu'elle a l'élan, la tenacité, la force de la vie.

Plus spécialement, je voudrais tenter de justifier ici, les bases psychologiques et philosophiques du *tâtonnement expérimental*, pierre d'angle de toute l'œuvre psycho-pédagogique de Freinet et théorie unique de sa philosophie.



Parler d'une théorie unique, c'est appeler les sarcasmes de tout esprit qui ne se considère tel que par une aptitude à absorber un savoir encyclopédique comme l'éponge absorbe l'eau. De son vivant et par un parti pris de réelle indifférence, Freinet ne se sentait nullement affecté de la commisération des universitaires vis-à-vis d'une œuvre que, sans la connaître, ils taxaient de simplicisme et de naïveté puisqu'elle venait de ce territoire inculte dans lequel tous les universitaires du monde ont irrévocablement parqué tous les Calibans prisonniers de leur rusticité et de leur ignorance. Ce sont là préjugés régulièrement transmis ou acquis à telle fin que se perpétue la caste des clercs en voie permanente de trahison !

Il va de soi que parler d'une théorie unique des processus de la vie, c'est aller au devant de la déconsidération la plus ouverte de la part de ceux dont le rôle est justement de faire se battre les théories. Ils ont sur le clavier de leur culture de consommation et de rappel, une infinité de doctrines, toutes solides quant à la logique des formes, à la rectitude des dialectiques, et qui donnent prestige cautionnées qu'elles sont par des Maîtres illustres. À croire que tout a été mis en place pour une bonne fois dans le champ clos d'un intellectualisme trié sur le volet, et qu'il ne reste plus désormais qu'à jongler avec des philosophies de vocabulaire transcendant en donnant l'impression, cela va de soi, que l'on sait passer à bonne distance des lieux communs.

Les lieux communs voilà justement par antithèse et contradiction l'aliment de résistance des *primaires* et tout spécialement de Freinet. Rien ne fut jamais proposé par sa réflexion qui

n'appartienne d'abord au plus grand nombre. C'est-à-dire à la grande réserve de la pensée populaire dans laquelle chacun se trouve être *soi-même* en toute sécurité et sans prétention. Chacun donc, étant sûr de sa doctrine et qui plus est sans même savoir qu'il puisse exister d'autre doctrine que celle qui permet de vivre en réussissant au mieux sa vie.

*« Les théories, même les plus généreuses, sont mortelles pour les individus comme pour les peuples si elles ne sont que dangereuses constructions de l'esprit, sans assises suffisamment solides sur les réalités. Le penseur moderne — et encore moins le pédagogue — ne peuvent plus se réfugier dans une tour d'ivoire d'où tombent les oracles : ils doivent vivre avec leur temps, penser et souffrir avec leurs congénères, sentir et comprendre les situations individuelles et sociales telles qu'elles sont, dans leur inextricable brutalité parfois, voir ce qui est, et, sur ces données effectives, construire une technique de vie. » (1)*

Voilà un conseil qui, venu de la base, pourrait peut-être rendre quelques services en ces temps difficiles où les universitaires cherchent une pédagogie qui, coûte que coûte, les tire de l'impasse où les a acculés leur superbe isolement. Il ne s'agit plus, désormais, de faire s'affronter les théories entre elles, sans risques, dans les joutes brillantes de « l'esprit contre l'esprit ». Mais bien de reprendre en main un *pragmatisme* pour lequel on n'avait jusqu'ici que sarcasmes ou dédain. La *pratique*, les clercs ne l'imaginaient jusqu'ici que les yeux fermés, comme

---

(1) C. Freinet : *L'Education du travail*, p. 134 (anc. édition).



un lointain secteur banal dévolu aux tâcherons qui s'enthousiasment, eux, de techniques donnant tout de suite confiance et certitude, et même, ce qui est un comble, sans hypothèse préalable ! Ce n'est évidemment pas, là, penser selon les formes culturelles où le doute joue un éternel cache-cache dans des syllogismes que l'on tire avec brio mais souvent aussi comme des chevaux tirent le foin de la crèche trop pleine.

Car, c'est parce que la crèche est trop pleine que l'on se fait un devoir d'en dispenser le contenu en rations abusives et indigestes. A cela, à quelques exceptions près, se résume la fonction éducative universitaire, soucieuse de prodiguer le plus possible dans le mouvement des idées retirées de l'action ; de leur conserver leur noblesse jusque dans un rationalisme idéal mais sans compromission avec un rationalisme militant ouvert et neuf susceptible de renverser l'ordre des hiérarchies établies. Ne nous faisons pas d'illusion, les événements de mai n'auront pas, pour autant, changé le cours des choses : la garde jalouse veille au seuil du temple que par concession bienveillante quelques primaires soutirés de la base, seront autorisés à franchir. Non, certes pour y poser et y discuter des problèmes de la base, mais pour recevoir quelques miettes de la manne céleste qui paraît-il les rendra aptes à mieux faire leur métier. Car l'esprit universitaire si abusivement persuadé de son bon droit, se fait fort, comme les gens de qualité, de tout savoir sans initiation préalable et de former des maîtres dont ils ignorent tout du métier et de la vocation.

Le pragmatisme, en bas, exige un engagement plus grave ; car pour le praticien, il ne s'agit rien moins que

d'asseoir l'idée dans la pratique et ainsi de vivifier l'expérience pour qu'elle rende. Ici, l'on est en plein dans le réel et l'on n'ergote pas sur l'objet : l'on n'a de cesse que l'objet fasse la preuve de son utilité ou qu'il soit dominé comme on domine l'obstacle s'opposant à la marche en avant inscrite au programme de tout ce qui bouge et s'en va vers l'avenir.

C'est en effet dans cette opposition devenue violente, entre l'intelligence pure et l'intelligence pratique imposée depuis des siècles, entre l'aristocratie universitaire et le peuple, que va se mener la lutte dont l'éducation doit être l'enjeu.

Certes, nous le savons bien, nous le savons depuis toujours, sur le plan du verbe, Caliban ne saurait jamais se risquer à confondre tous les Prospero qu'inspire le génie céleste d'Ariel. Nous sommes là en face d'un byzantisme élégamment organisé et dont le mandarinat n'est que l'apparence vulgaire d'une mainmise délibérée de la bourgeoisie sur l'une des structures les plus décisives de la société qu'elle régente. Certes, par la voix de ses prophètes la bourgeoisie saura toujours se rendre libérale, attirer à elle, par l'annonce de bourses concédées, les intelligences vierges montant du peuple comme des bulles de savon dont l'illusion d'arc-en-ciel est bien vite évanouie. Ceux-là seuls qui veulent parvenir savent d'emblée prendre place dans les hiérarchies établies et même ils arriveront très tôt à manier l'insolence intellectuelle avec la maladresse du parvenu. Ce sont pour la plupart ces parvenus qui régissent notre secteur primaire d'une abusive vanité verbale, par un autoritarisme puisé dans un passé culturel et politique irrémédiablement révolu : ils



n'ont pas eu l'intuition d'un exact et subtil recyclage dans une bourgeoisie sélecte mais qui les trouve, tout compte fait, aptes à devenir de louables serviteurs.

Mais, en face, dans le peuple, il y a ceux qui ont pris comme un devoir le refus de parvenir. Et il y a la jeunesse et ses militants qui soudainement y voient clair parce que leurs yeux sont neufs et qui ont — parce qu'ils sont au cœur du drame qui engage leur vie — la brusque révélation que les réalités sociales et humaines sont en rupture avec l'idéologie de la classe dominante ; que, pour en sortir, il faut résolument s'engager dans une culture fille de l'action et du travail, ce facteur immense gardant au long des siècles ses prérogatives pratiques et humaines dans la noble tradition des corps de métiers qui sont l'assise des civilisations.

*« Seules une instruction d'origine magique conçue exclusivement d'abord dans sa fonction d'initiation et, plus tard, une éducation pour classes désœuvrées ont pu ignorer à ce point la nature sociale et formative du travail et concevoir une préparation humaine, ou même humaniste, dans le cadre artificiel des Facultés, des Universités, des collèges et des cloîtres. Tout comme les abeilles gavent d'une nourriture spécialement choisie les larves destinées à devenir reines, les scoliastes préparaient dans ces lieux fermés, par une culture particulière, l'élite qui saurait profiter du travail des autres et régler à leur avantage les affaires communes.*

*Et ma foi, jusque là, étant donnée la conception sociale de l'époque, le projet n'était pas foncièrement illogique, sauf que la nourriture n'était pas toujours intelligemment choisie ni habilement ad-*

*ministrée et qu'elle ne formait, au total que des avortons de reines.*

*Mais étendre par la suite ces principes particuliers d'une telle éducation à la masse des travailleurs et des producteurs, prétendre nourrir les enfants de ce suc hybride et dégénéré préparé pour ce que l'on croit être une élite intellectuelle ou sociale et négliger la fonction même du travail et du travailleur, n'est-ce pas pure folie ? » (1)*

Nous sommes là au nœud du drame culturel, économique et social. Nous touchons aux raisons profondes de l'erreur scolastique et pseudo-scientifique dont nous vivons les formes aiguës.

Allons-nous être assez naïfs pour nous en laisser conter et croire que, tout compte fait, tirant profit des événements l'Education Nationale bourgeoise peut trouver le moyen de corriger l'erreur et de rétablir l'équilibre d'une société dépassée ? Allons-nous faire une confiance abusive aux universitaires — parmi lesquels, il est vrai, tant d'esprits s'ouvrent à la réalité — mais qui restent dans leur ensemble prisonniers d'une idéologie et d'un comportement abusivement intellectuel et spéculatif ? Allons-nous nous laisser intégrer intellectuellement dans une Université qui ne masque plus son jeu d'accaparement organique du primaire et qui entend, tout comme l'Eglise dans ses cloîtres, prendre la direction des esprits ? Ce serait couper l'éducateur primaire de ces assises populaires, de cette classe de travailleurs qui sent la nécessité de

---

(1) C. Freinet : *L'Education du travail*, p. 139 - (anc. édition).



*former les générations nouvelles à l'image de la société qu'elle entrevoit et dont elle a commencé la majestueuse édification.*

*L'effort de rajeunissement, d'adaptation et d'enrichissement de l'Ecole du Peuple, c'est dans le peuple qu'il a pris naissance et qu'il se poursuivra : pour que les éducateurs prolétariens se mettent hardiment aux écoutes de la vie nouvelle, s'adaptent à cette vie, à son esprit, à ses techniques, à ses obligations et rejoignent le grand chantier de l'Ecole populaire.*

*Ce chantier, Freinet et ses camarades, en ont assuré, puis affiné le gros œuvre : « C'est à notre équipe d'éducateurs d'avant-garde rassemblés autour de l'idée symbole de l'Imprimerie à l'Ecole que devait revenir la charge et l'honneur de procéder à cette élémentaire adaptation de nos conceptions pédagogiques, de notre matériel, de nos techniques de travail au service de la vie. Depuis plus de quarante-six ans nous luttons pour faire surgir du sein même de l'école publique, cette école du peuple dont nous avons minutieusement élaboré les fondements techniques, psychologiques et philosophiques. » (1)*

La pédagogie Freinet a dans des dizaines de milliers d'écoles, à travers le monde, dans les contingences humaines, économiques et sociales les plus diverses, fait la preuve de son efficacité, de ses pouvoirs de conquête intellectuelle, de ses potentialités communautaires.

---

(1) C. Freinet : *L'Ecole Moderne Française*.

Il semble que les faits, contrôlables sous tant de diversités ethnographiques, doivent avoir à nos yeux d'éducateurs une richesse d'enseignements plus convaincante que le sont les entités intellectuelles vidées de leur contenu vivant, que l'on s'apprête à dispenser à nos jeunes maîtres, du haut des sommets de l'Olympe.

Oui, mais confrontée à ce réservoir inépuisable du Savoir qu'est l'Université, que vaut l'assise intellectuelle que Freinet, éducateur primaire parmi les primaires, dominé par d'incessants soucis pratiques, a pu proposer à son œuvre éducative? N'est-ce pas nous rendre service que d'accepter l'aide des universitaires qui se reconnaissent comme un devoir d'équiper le primaire au-delà des limites d'une instruction gratuite et obligatoire qui leur a été concédée? N'est-il pas souhaitable que le savoir chasse l'ignorance et que la science assure le progrès?

Poser ces problèmes de façon aussi évasive et aussi péremptoire, c'est passer par-dessus l'essentiel du contenu d'une éducation si vaste et si élémentaire à la fois, qu'elle s'inscrit dans les processus même de la vie et qu'elle apparaît alors comme une fonction organique qui s'en va se perfectionnant dans des plans de stabilité de plus en plus assurés.

C'est à ces origines les plus humbles, de la vie qui s'organise, que Freinet a pris le grand thème de l'éducation ; qu'il a essayé de démêler le passage des structures anatomiques à des structures d'apprentissage, d'acquisition et de durée qui sont la nature même de la psychologie.

C'est donc à ce niveau de la vie qui prend le départ, à la fois sur le plan



organique et sur le plan de la sensibilité qu'il a fait intervenir le tâtonnement « *cette arme spécifique et invincible de toute multitude en expansion* », dit Teilhard. Nous sommes là dans le mouvant du phénomène de vie qui s'en va dans une succession de paliers vers la stabilité et l'équilibre. « *Rien n'est aussi dangereux que de couper l'arbre de ses racines. Il nous faut retrouver la sève* », la sève du terroir et la sève du peuple. C'est ce retour nécessaire aux origines qui explique ce préambule qui n'est pas, comme on serait tenté de le croire, hors de la question qui nous occupe. Il ne s'agit,

certes pas ici, d'un cours de psychologie, mais d'essayer de trouver les raisons qui justifient la recherche des voies nouvelles auxquelles Freinet a consacré sa vie. Ces voies nouvelles exigent, cela va de soi, une position préalable du problème qui ne peut débiter que par le procès de la société capitaliste et des abus de l'Université qui en assure la continuité, le renouvellement des cadres et la culture.

(à suivre)

Elise FREINET

## Jean de Saint Aubert

Nous venons d'apprendre avec émotion la disparition de Jean De Saint Aubert, vice-président de l'OCCE.

Nos camarades qui le rencontraient souvent au cours des congrès et des journées de Vence savent quelle amitié chaleureuse et fidèle il vouait à Freinet et à l'Ecole Moderne.

Le deuil qui frappe nos amis de la Coopération à l'Ecole est aussi le nôtre et nous assurons Madame De Saint Aubert et ses enfants de la part que nous prenons à leur douleur.



## UN PROJET ENTHOUSIASMANT

*" Faire renaître la vie et l'espoir  
dans un village qui se meurt "...*

### *et dans les perspectives humaines de l'œuvre de C. Freinet*

Je reçois de Pierre Fournier l'appel suivant serein et grave et courageux, digne d'une jeune personnalité formée par l'éducation Freinet. Nos camarades se souviennent certainement des dessins satiriques, à la plume incisive, et pleine de talent que Pierre Fournier, alors adolescent, en classe chez son père notre camarade Fournier (Pont de Beauvoisin, Savoie) adressait régulièrement à notre Gerbe. C'était, je crois, vers les années 54-56. Dans ces bandes dessinées ce jeune critique spirituel et frondeur prenait pour cible l'humanité entière. C'était là le point de départ d'une réflexion profonde et humaine qui devait aboutir à l'engagement que Pierre Fournier

aujourd'hui vous propose et que je vous soumets.

Ce n'est pas, de ma part, une invite à vous faire désertier le chantier qui est le vôtre. Mais une occasion de vous faire réfléchir à la création possible d'un îlot d'humanité nouvelle qui pourra attester des valeurs d'une éducation simple et naturelle et dont la sérénité a pour garante l'idéal des hommes nouveaux, l'espérance de l'enfance et, ce qui n'est pas à sous-estimer, l'aide généreuse et humaine d'une municipalité montagnarde si solidement attachée à la survivance des nobles traditions du passé.

Elise FREINET



J'ai entrepris, en collaboration avec la municipalité d'une petite commune rurale, de rassembler les bonnes volontés en vue de parvenir à trois buts : renouveau économique et démographique d'une collectivité en voie d'extinction ; sauvetage d'un bel ensemble architectural populaire ; création d'un centre de retour à la vie naturelle susceptible d'avoir valeur d'exemple et de constituer le point de départ d'un possible mouvement de réforme et de normalisation des modes de vie actuels. Je suis évidemment obligé de résumer beaucoup trop.

Pour vous donner les grandes lignes de mon projet, voici la copie d'un article que j'ai demandé à plusieurs revues naturalistes de bien vouloir publier :

*« Une commune montagnarde de Savoie offre à des agriculteurs, artisans, artistes ou intellectuels naturalistes la possibilité de s'installer à demeure sur son territoire. Les immeubles bâtis et les terres cultivables disponibles s'étagent de 500 à 850 m d'altitude. Le village est desservi par une excellente route carrossable, il y a l'eau et l'électricité. Toutes les cultures de la zone tempérée sont possibles.*

*Le but de l'opération est de faire renaître la vie et l'espoir dans un village qui meurt en y attirant une population neuve. Elle peut être l'occasion de créer en France la première commune à population en majorité naturaliste. Les avantages d'une telle entreprise, pour ceux qui y participeront d'une part, pour la propagation de nos idées d'autre part, n'ont pas à être soulignés.*

*La municipalité se propose de fonder une coopérative qui écoulerait, à l'aide d'un ou plusieurs points de vente situés dans les grands centres environnants, la production artisanale des nouveaux habitants du village en même temps que la production agricole des habitants actuels, qui envisageraient volontiers de se convertir aux procédés de culture biologique.*



*Nous ne recherchons évidemment pas la candidature de « vacanciers » ou de retraités. La commune cherche à attirer des hommes et des femmes jeunes, mariés ou célibataires, pères et mères de famille ou susceptibles de le devenir rapidement, le premier de nos objectifs étant de rassembler un effectif scolaire suffisant pour pouvoir rouvrir l'école.*

*Pour éviter la spéculation et faciliter l'installation des candidats éventuels, la municipalité procédera au recensement des immeubles vacants, à leur achat au plus juste prix et aux réparations urgentes, et revendra sans bénéfice. Les intéressés pourront différer de quelques années leur installation sur les lieux, mais devront s'engager à faire de l'immeuble acquis leur résidence principale. Ils devront également s'engager à ne modifier en rien l'aspect extérieur des maisons dont ils seront devenus propriétaires. En outre, s'ils désirent construire par la suite, ils ne pourront le faire que dans le respect scrupuleux des formes traditionnelles, en employant les matériaux et les techniques de construction traditionnels. La commune, en même temps qu'elle prendra les mesures administratives destinées à protéger le site, s'emploiera d'ailleurs à obtenir les subventions nécessaires pour aider financièrement les propriétaires dans cette tâche de restauration, d'entretien et de reconstruction partielle du village qui doit, en une dizaine d'années, retrouver son aspect d'autrefois, dont il ne s'est d'ailleurs guère écarté. La municipalité entend en effet conserver au village tout son cachet (et ceci sur l'étendue entière du territoire communal) de manière à constituer une sorte de réserve esthétique en même temps que naturelle, susceptible d'attirer et de retenir les artistes et artisans d'art.*

*Nous invitons les personnes intéressées par ce projet à se mettre au plus vite en rapport avec nous, les possibilités d'hébergement immédiat étant limitées et la commune désirant rassembler rapidement un nombre de candidatures suffisant pour pouvoir s'engager. Cette rapidité d'intervention est nécessaire si nous voulons éviter d'être gagnés de vitesse par l'exode des derniers habitants, la dégradation des maisons abandonnées et la redoutable concurrence des amateurs de résidences secondaires.*

*Ecrivez au journal qui transmettra. »*



Je m'adresse à vous parce que vous connaissez peut-être des gens susceptibles d'appuyer cette entreprise ou d'y participer, mais surtout parce que la principale raison d'être d'un tel projet est l'éducation et la formation d'une génération d'enfants naturistes, que le centre géographique et spirituel de notre village doit être l'école, et qu'il est indispensable à nos yeux que le jeune maître nommé à ce poste, lorsque nous obtiendrons l'ouverture de l'école, soit à la fois naturiste et adepte des méthodes Freinet. Peut-être en ce moment même un jeune couple rêve-t-il de fonder une deuxième école Freinet ? La commune se montrerait très favorable à un tel projet, qui lui permettrait d'atteindre immédiatement l'effectif nécessaire pour rouvrir l'école. L'instituteur de cette nouvelle école Freinet aurait la possibilité de rester fonctionnaire en demandant sa nomination ici. La commune a des locaux disponibles qu'elle pourrait louer ou vendre pour un prix modique, et peut-être même prêter au début. Si des gens étaient intéressés, j'aimerais bien qu'ils se mettent en rapport avec moi.

Cette entreprise teintée d'un brin d'utopie, malgré le réalisme avec lequel j'essaie de l'aborder, vous paraît peut-être mal cadrer avec ce que vous savez de moi. En réalité, je l'ai rêvée, puis méditée pendant des années — depuis l'enfance, et elle satisfait en moi (trop peut-être) des tendances paysannes très profondes, un attachement viscéral à la nature, aux plantes, à la terre, à tous les aspects de la vie rurale traditionnelle, à tout ce qui enracine, et une passion pour la beauté sans apprêt, la vraie : celle qui n'est pas un masque, un effet de l'art, mais la sincérité des choses vivantes.

Pierre FOURNIER  
4 B, *rue Paul Langevin*  
La Croix Blanche  
91 - *Vigneux-sur-Seine*



# UNE NOUVELLE CONCEPTION DU C. E. P. E.

## *dans le département des Ardennes*

*Alain DUBOIS*

En juin 1968, les épreuves du C.E.P. dans le département des Ardennes ont revêtu une nouvelle forme. Déjà un essai avait été tenté l'année précédente afin d'adapter au mieux les épreuves d'histoire, géographie, sciences à l'esprit des classes de transition. L'Inspecteur de notre circonscription avait demandé aux maîtres de ces classes de lui faire parvenir la liste des sujets traités depuis la rentrée. Les questions de l'examen se sont rapportées à cette liste. Cette solution marquait un progrès.

Cette année, les épreuves furent complètement changées. En ce qui concerne le calcul, un des problèmes (noté sur 8) fut remplacé par quatre opérations. Quant à la rédaction traditionnelle, deux épreuves au choix la remplaçaient : un texte était lu aux enfants et ceux-ci devaient le raconter à leur façon ; une bande dessinée, de quatre pages, re-

présentant une histoire suivie, que les enfants devaient exprimer à leur manière. La formule envisagée pour la dictée tendait à supprimer le zéro éliminatoire. En effet il fallait avoir cent erreurs pour avoir zéro (un accent aigu comptait pour une erreur, un « à », un « où » comptaient pour cinq erreurs...). Les questions de dictée étaient maintenues.

L'essentiel du changement résidait dans la conception des épreuves d'histoire, géographie, sciences, les disciplines d'éveil. Dès janvier une circulaire nous exposait l'épreuve : les enfants auraient à présenter une monographie dans chaque matière, les sujets étant puisés dans le milieu de l'enfant, ou dans l'actualité. Les monographies seraient remises le 1<sup>er</sup> mai. Le délai imparti était trop court, d'autant que les sujets devaient être motivés, sinon il fallait craindre de tomber dans le bachotage.



J'ajoute qu'une épreuve supplémentaire était prévue pour les sciences. Le jour de l'examen un élément de botanique, ou de zoologie, ou de minéralogie serait présenté aux enfants qui devaient en faire autant de croquis annotés que possible (mes enfants reçurent chacun un bouton d'or).

Cette conception nouvelle prit de nombreux maîtres au dépourvu, certains ignorant comment pouvait être réalisée, présentée une monographie ; d'autres laissant les enfants compiler les manuels de sciences et autres... De plus la notation paraissait inadéquate car cinq points sanctionnaient un travail qui pour certains avait demandé des heures de travail, d'exposés aux camarades, de mise au point, de présentation.

Mais c'est là un début. Je crois que les maîtres, en majorité, sont favorables à cette formule qui nécessite pourtant des améliorations. Ils s'y mettront vite surtout si l'épreuve est répartie sur les deux années de transition. Un tel délai permettrait de laisser plus de temps aux enfants, favorisant ainsi la recherche personnelle dans le milieu, permettant aussi à tous de mieux « coler » à la vie, sans être obnubilés par « l'album pour le C.E.P. »

Poursuivra-t-on l'an prochain dans cette voie ? Pour l'instant je l'espère.

ALAIN DUBOIS  
C.E.S. de Fumay - 08

## ART ENFANTIN

*Vous utilisez déjà les couleurs en poudre  
" Solucolor de Pébéo "*

*Vous utilisez peut-être*

- le plâtre " Céramic "
- le " Super-Médium indélébile "
- le vernis " Crystal "
- les feutres à dessiner " Skrib "

*Mais la CEL peut vous fournir également  
pour équiper vos ateliers d'art enfantin :*

- Les coffrets Pébéo
  - Sétacolor (peinture sur tissu)
  - Colorex (encre à dessiner)
  - Emaux à froid
  - Aluminium à repousser
- Le drawing-gum aux emplois multiples.

RENSEIGNEMENTS ET TARIFS : CEL - BP 282 - 06 - CANNES



## UN FILS CONTESTE SON PÈRE

### *dialogue entre P. et H. LE BOHEC*

*Paul* - Ecoute Hervé ! A peine viens-tu d'arriver que déjà, tu te prépares à m'attaquer.

*Hervé* - Mais non, qui parle de t'attaquer ? Non, j'aimerais seulement t'aider à prendre conscience. Mais tu recules au moindre mot, de crainte d'avoir à te remettre en question.

*P.* — Tu es bon, toi. Tu en veux à mon militantisme. Et tu crois que je peux, comme cela effacer, sans difficultés, trente années de ma vie et me retrouver soudain neuf comme un poulain de 10 jours. Tu dis qu'il ne faut pas être militant. Et moi qui n'ai été que cela toute ma vie, tu voudrais que j'accepte et que j'oublie. A vrai dire tu me rends malade, physiquement.

*H.* — Et pourtant, j'en suis convaincu, il ne faut pas être militant. En fait, le militant lutte pour imposer des idées.

Il essaie de dominer les autres. Et pas toujours après avoir pleinement réfléchi sur la valeur de ces idées mais souvent pour le seul plaisir de la lutte.

*P.* — Oui. Mais ne te rends-tu pas compte que, si je n'avais pas été militant, tu m'aurais reproché mon indifférence au monde et aux événements : ce que font peut-être d'ailleurs d'autres fils à l'égard de leur père. Car au fond, ce que vous cherchez, ce n'est que la contestation de vos pères.

*H.* — Ne me fais pas rire. Tu crois vraiment que je ne pense pas ce que je dis. Pour moi, le militantisme est néfaste parce qu'il essaie d'agir et il provoque l'opposition. Pourquoi, si votre idée était si bonne, les instituteurs de France ne l'ont-ils pas adoptée d'emblée alors que vous vous êtes donné tant de mal ?



P. — Peut-être parce qu'ils ne voulaient pas se donner de mal.

H. — Ne te dérobes pas en faisant de l'esprit. Vous avez voulu convaincre. Et vous avez provoqué aussitôt la résistance. Votre action a déclenché une réaction équivalente.

P. — Alors, il fallait tout accepter? Tout était bien, tout était parfait. Il n'y avait plus qu'à s'allonger sur une chaise longue et se réjouir béatement de ce que le monde soit si bien fait.

H. — Mais qui te dit cela? Bien sûr que la société est à transformer. Mais le militantisme forcené n'était pas forcément ni la seule, ni la meilleure solution. Ce qu'il faut d'abord, à mon point de vue, c'est se transformer soi-même, c'est *être*. Or toi, tu n'es pas, parce que tu n'es pas créateur. Où sont tes œuvres? Montre-moi tes poèmes, tes peintures, tes réalisations. Non, rien, parce que tu n'as jamais été vraiment toi-même. Au lieu de commencer par faire, à ton niveau, la révolution, tu as toujours vécu en dehors de toi.

P. — C'est un peu fort! Tu crois que je n'aurais pas préféré, comme tant d'autres, rester dans ma classe, après cinq heures, pour bichonner mon travail et prendre mon plaisir personnel au lieu d'écrire tout ce que j'ai pu écrire?

H. — Eh! bien, c'est justement ce que je te reproche. Tu n'as pas vécu parce que tu n'as été qu'un intellectuel.

P. — Et comment pouvais-je faire autrement? Est-ce que j'avais le choix? Mon désir irrépressible, né peut-être de ma propre enfance, c'était de refuser d'accepter les conditions qui étaient faites aux enfants, cette répression, ce matraquage psychologique, ce gavage, cet assassinat des talents et des êtres.

Or, l'Education Nationale était tellement hiérarchisée que, si l'on voulait changer quelque chose, il fallait d'abord toucher les «gens d'en haut». Et, puisque je voulais agir sur les maîtres du destin de l'enfance, il fallait que j'accepte les conditions objectives et que je tiens compte du super intellectualisme des maîtres de l'Université. Et pour pouvoir les atteindre sur le plan de la raison, il fallait bien que je sonde intellectuellement les choses et que je m'efforce de parler leur langage.

H. — Oui, mais ce n'était peut-être pas la seule voie.

P. — Non, bien sûr. Mais d'autres camarades, mieux armés que moi, occupaient d'autres postes de combat. Et moi, c'était celui-là qui m'attirait parce que j'étais ainsi fait.

H. — Malgré tout, c'était la mauvaise voie. Comment veux-tu que ces intellectuels puissent entendre ta toute petite voix d'instituteur, ta voix de fausset?

P. — Evidemment, la partie était presque perdue d'avance. Mais je suis lutté. Et ce n'était pas parce que la partie était difficile que j'allais y renoncer. Et c'était d'ailleurs pour cette raison que nous nous étions constitués en famille. Le combat que menait Freinet, nous tentait parce que nous pensions que nous *devions* le mener. Est-ce que Freinet avait renoncé, lui, malgré les difficultés incomparables qu'il avait rencontrées? Les buts de sa lutte nous convenaient. Et nous nous étions intégrés pour cela à son équipe.

H. — Au fond, peut-être, ce qui vous unissait, ce n'était pas tellement le but à atteindre, mais le plaisir de lutter ensemble.

P. — Tu es dur. Et pourtant, il y a un peu de cela. Nous nous sentions



isolés au fond de nos campagnes avec, au cœur, une flamme suffisamment forte pour nous donner le désir de sortir de nos routines et de nos acceptations. Et quand nous avons rencontré des frères, nous nous sommes sentis heureux d'être des hommes en marche et de n'être plus seuls. Personnellement, j'avais vite compris que, seuls, les intellectuels qui étaient aussi restés des hommes auraient pu accepter de nous entendre. Et, il faut bien le dire, cette espèce de grands intellectuels tend à disparaître. Le jeu donc n'en valait pas la chandelle. Aussi je me suis retourné vers mes camarades avec qui j'étais si bien et qui, au fond, étant les seuls praticiens, avaient seuls de l'importance.

*H.* — Eh ! bien, c'est justement : vous avez été heureux ensemble. Vous avez constitué une famille. Et vous vous êtes séparés des autres. Et les autres vous en ont voulu et ils ont délimité votre communauté pour l'enfermer dans un ghetto.

*P.* — Mais il a fallu le terrible bouleversement de mai pour qu'autre chose soit possible et soit même envisageable. Au fond, tout le monde souffrait de la situation. Nous étions simplement des gens qui la ressentions plus durement parce que nous étions plus fragiles. Nous étions peut-être aussi des gens qui avaient eu de la chance de sortir de leur solitude.

Je l'ai découvert avec étonnement. J'allais à tous les congrès parce que je pouvais y retrouver des frères. Et j'avais même de très proches amis au Canada. Et je ne savais pas qu'à cinq kilomètres de chez moi, je pouvais aussi en trouver. Reuge me disait qu'il en avait dans sa propre école et il ne le savait pas. Il a fallu le profond bouleversement de mai, la prise de la parole, pour que cela apparaisse

clairement aux yeux de tous.

Mais tu me reproches mon manque de création : il y a tout de même mon arbre à ressort, tu sais, mes schémas.

*H.* — Oui, c'est bien. Tu as créé quelque chose à ton usage. Mais à partir du moment où tu veux l'imposer aux autres, c'est néfaste.

*P.* — Mais, je ne veux pas du tout l'imposer aux autres. Je le propose seulement. Tu sais, c'est toujours comme cela que nous avons toujours avancé à l'école Moderne. Ce que chacun de nous trouve, il le donne aux autres. Et chacun accepte ce qu'il veut. On travaille en copains et on bénéficie des efforts de tous. Maintenant que la parole est possible, c'est clair pour nous. Il nous suffira de continuer, sans chercher à imposer nos idées. Nous nous contenterons de les présenter, à l'occasion. Si elles sont fortes, elles seront acceptées.

*H.* — Les efforts de tous ! Mais, justement, il ne faut pas faire d'efforts. Si tu fais des efforts, c'est que tu as un but. Il ne faut pas de but. Il suffit d'être, à tout moment de la vie. Le but c'est d'être soi, de faire face au présent, continuellement. Et c'est peut-être, dans l'enseignement, la pédagogie Freinet, qui le permet tout particulièrement. Mais, si tu te donnes un but, tu fais des efforts pour l'atteindre. Mais comme tu dévies, nécessairement, parce que tu n'avais pas pu tout prévoir, tu dois faire des efforts de plus en plus grands. Et tu as une conduite de moins en moins adéquate. Et tu te sors de plus en plus de toi-même.

*P.* — Eh ! bien, j'accepte difficilement. S'il faut s'arrêter à ses petits plaisirs en se moquant du reste du monde ! Mais, ça, c'est le rat retiré dans son fromage. Ce n'est vraiment pas dans mon tempérament.



*H.* — Non, parce que tu joues le personnage de la « Bonne Ame ». Ton tempérament, c'est de ne pas vivre. De t'empêcher de vivre. De t'user à des choses qui ne sont pas toi. Et c'est pour cela que toi et les tiens vous ne produisez rien. Ce qu'il faut c'est être créateur. Et vous n'êtes pas créateurs.

*P.* — Alors tu crois que je n'ai fonctionné que par rapport à des buts en dehors de moi. Tu crois que j'aurais accepté de passer par les fourches caudines du CEP. Tu crois que mon seul souci ait été d'imiter les grands personnages. Tu dis que nous ne sommes pas créateurs. Et pourtant toutes ces peintures, ces chansons, ces maths... ?

*H.* — Mais ces peintures... Ce n'est pas vous qui avez été créateurs, ce sont vos enfants, c'est différent.

*P.* — Mais est-ce qu'il n'a pas fallu créer des conditions de liberté et d'organisation de la classe pour obtenir cela ?

*H.* — Ah ! oui, là, je suis obligé d'en convenir : vous créez une atmosphère. Vous créez des conditions d'épanouissement. Mais elles ne sont pas totales. Parce que vous êtes dans le système de répression. Vous n'êtes pas libres. Et vous ne pouvez pas libérer les autres par votre façon d'être.

*P.* — Pas libérer ! Ecoute, Hervé. Tu sais, Joelle, enfermée depuis deux ans dans son mutisme, elle parle maintenant. Et elle vient seule devant toute la classe raconter ses histoires de la famille singe. Et Jean-Paul, tu connais, le super-émotif. Eh ! bien, lui aussi vient raconter ses histoires irrésistibles de crocodile. Et Ginette, Denis, Rémi... Non, non, je n'accepte pas. D'ailleurs, tu les as vus.

*H.* — C'est vrai, je les ai vus. Je suis bien obligé d'admettre que tu crées un excellent climat et que tes élèves sont plus libres. Et peut-être que toi, tu t'es réalisé à 70%. Mais ce n'est pas le cas de tous tes camarades de l'Ecole Moderne. Vous ne pouvez être des hommes libres puisque vous acceptez, ne serait-ce que les inspecteurs. Rien que cela déjà !

*P.* — Mais tu mets trop facilement tous les inspecteurs dans le même sac. Pourtant il en est au moins de trois sortes. Bien sûr, il y a les inspecteurs pourris d'autoritarisme et d'arrivisme. Je t'accorde qu'ils sont irrécupérables et qu'on doit faire front pour se faire respecter et rester des hommes. Ceux-là devraient commencer par se faire psychanalyser.

Mais il y a aussi la catégorie, mettons, des sportifs. Ceux qui ont voulu s'éprouver et juger leurs forces en passant l'examen. Qu'y avait-il d'autre pour ces gens qui n'avaient pas épuisé tout leur potentiel ? Rien. Alors ils ont pris cette filière par goût du risque et du sport.

Et enfin, il y a aussi ceux qui sont dévoués à l'enfance et qui ont pensé que pour obtenir le changement qu'ils désiraient, il fallait prendre ses responsabilités et accéder aux responsabilités. Et je t'assure que ces camarades ont fait changer beaucoup de choses. Mais je veux bien te concéder que l'espèce en est rare parce qu'ils ont été vite repérés.

Cependant on peut dire qu'il y a des inspecteurs qui sont des hommes et que d'autres peuvent le devenir ou le redevenir.

*H.* — Je veux bien te croire. A ceux-là, le chemin est tout tracé. Il faut qu'ils profitent de leur autorité trop facilement encore reconnue pour organiser



le dialogue entre les instituteurs tout en se retirant à l'écart.

Mais tu n'es pas si libre que tu veux bien le faire croire. En tout cas, une chose est certaine : tes collègues ne le sont pas. Et puis, si tu étais vraiment sans peur dans la classe, ton exemple permettrait aux autres de se sentir au même niveau de liberté que toi. Et tu n'es même pas libre dans tes articles. Tu fais des citations : tu n'oses même pas être toi-même.

P. — Ecoute. Je te l'ai déjà expliqué. Je veux convaincre des intellectuels, je dois m'efforcer d'utiliser leur langage et leur façon de faire. Je pense qu'ils accepteront plus facilement de reconnaître leur accord avec une autre pensée que la mienne. Je ne veux surtout pas, moi vermisseau, avoir l'air de vouloir avoir raison. Je veux seulement qu'ils trouvent la vérité là où elle est.

Et puis, va, mon gars, conteste ton pauvre père ; ça te fait trop plaisir pour que je t'en prive. D'ailleurs, tu seras comblé, parce que j'ai l'intention de ne plus écrire afin de pouvoir *être*, comme tu dis.

H. — Mais tu peux bien *être* en écrivant. Tu ne te rends pas compte de ça ? Tu as un moment, toc, tu prends une feuille : tagadac, tagadac, tu écris un quart d'heure. Le soir, même chose ; à un autre moment, même chose. Mais s'asseoir et écrire deux heures de suite, non ça c'est de l'obligation, je n'y crois pas.

Mais je crois qu'on peut *être* en écrivant. C'est de la création. En tout cas, ça vaut mieux que de penser à vide sans action. Et c'est une forme d'action. Mais méfie-toi d'une chose : du fait même que tu écris, tu n'es plus vrai quand tu écris. Et celui qui te lis reçoit quelque chose qui n'est plus vrai.

P. — Mais si ça l'aide à être vrai ? Pour ceux qui sont séparés de leurs frères, est-ce que ma spontanéité même fruste ne peut être utile et déclencher des spontanéités de même niveau ? Ou bien, faut-il me recentrer sur ma classe ?

H. — Ce qu'il faut, au sein de ta classe, c'est créer une communauté où l'on puisse *vivre*.

Et il faut peut-être aussi créer cette communauté dans votre mouvement. Et c'est peut-être parce qu'elle existait que votre mouvement a duré. Mais n'est-elle pas en train de se disloquer. Prenez-y garde. Ce serait dommage. Pour en revenir à ta classe, tu devrais être courageux et faire ce qu'il faut faire.

D'accord pour la création littéraire écrite s'épanouissant dans tous les azimuts. D'accord pour la création mathématique, la création orale, la création gymnique, musicale, etc. Mais va plus loin. Tu as vu le Living. Tu as vu Bézart. Tu sais que tout, dans la vie, vaut la peine. N'enferme tes enfants dans aucune impasse. Offre-leur la beauté des feuilles d'érable, le soleil clairsemé sur la pelouse, la rugosité du granit des Troïéros, le poli du rose de la Clarté, la fraîcheur du vent, le moelleux du sable pour les chutes, les rythmes d'un bruit de porte au vent, le troglodyte chantant...

Mais ne les enferme pas comme Maman avec ses exigences de « peindre propre ».

P. — Tu sais : le maître a lui aussi besoin de réussir : c'est un être qui crée une classe. Avec cette discipline, dans le cadre d'avarice totale de l'Etat, quelque chose est possible. Et chacun des vingt-cinq enfants de la classe peut trouver des couleurs propres. L'essentiel c'est de partir. Il faut que le maître prenne le départ, les enfants



aussi. Ils aboutiront alors à leur heure, à la peinture « viscérale » dont tu parles.

H. — C'est vrai : les possibilités de création sont bien limitées par la société. Et vous devez vous débrouiller. Mais ce n'est qu'un pis-aller. Sur le plan oral, il faut tout accepter. Et là, justement, rien n'empêche d'atteindre à la création viscérale. Les cris, les plaintes, les onomatopées, les mots sans suite, on en fait des concerts, des festivals. Pourquoi n'y aurait-il pas ce festival dans ta classe, ce festival de vie, de création, d'existence. Et en gym, en danse, en chant, les chemins sont infinis, le sais-tu? Maintenant, avec tout ce que l'on a découvert un peu partout dans le monde, il n'est plus possible de lier les enfants dans les langues des stéréotypes d'autrefois et de vouloir faire leur bien malgré eux, contre eux.

P. — A qui le dis-tu?

H. — Je sais. Mais tu ne seras pas un homme si tu n'oses être. Et si tu ne le dis à tes camarades perdus dans des systèmes périmés de connaissances à acquérir, de programmes à remplir à la force du poignet, de certificats à passer qui n'existent que pour vous donner des raisons d'exister. A tes camarades, de peur paralysés, et qui ne voient pas que s'ils n'avaient pas peur, leurs élèves en sauraient beaucoup plus, même dans le domaine des connaissances et des techniques qui les angoisse tant.

P. — Oui, oui je t'entends. J'essaierai. Je serai.

H. — Mais pourquoi du futur? Pourquoi pas dès maintenant je suis?

### AMIS DE FREINET

En cette période de rentrée scolaire, nous relançons la campagne de recrutement des « Amis de Freinet » dont les statuts seront discutés au Congrès de Grenoble (Pâques 1969).

Placée sous le parrainage d'Elise Freinet et patronnée par la « vieille garde », cette association vise avant tout à rechercher près de nos vieux compagnons tous documents, toutes archives permettant de transmettre fidèlement aux jeunes, la pensée de notre grand ami.

Elise s'y emploie et d'ici peu un premier ouvrage verra le jour, d'autres suivront et nous devons l'aider à accomplir cette pieuse besogne.

Recherchez dans vos départements ces documents qui dorment dans les greniers, envoyez-les moi ou faites-moi connaître le nom de nos camarades susceptibles de posséder des archives (collections d'Educateur prolétarien, Ecole Emancipée, articles de journaux, photos, bandes magnétiques...)

Participez à notre campagne d'adhésions. Virez 10 F au CCP Paris 42.7700, IDEM de l'Oise en m'adressant le chèque, la carte de membre fondateur sera adressée après le congrès de Grenoble.

Commandez les plaquettes-souvenir au prix de 1,50 F l'une et virez la somme correspondante au même CCP.

Jusqu'à Grenoble, Dufour et moi-même assurons la vie de cette association (décision de l'assemblée générale de Pau).

DUFOUR, Goincourt 60 - Beauvais - GOUZIL, 7, rue Cdt Viot, 44 - Nantes



# LA PÉDAGOGIE FREINET EST UNE RÉALITÉ AU SECOND DEGRÉ

*Janou LÈMERY*

Dans cette sorte de désarroi, d'impuissance qui gagnaient certaines classes du secondaire dès les premiers jours de grève, nos élèves des classes de troisième réunis en commissions spontanées devaient montrer par le sérieux de leurs travaux et les perspectives pédagogiques constructives qui en découlaient, une conscience lucide de la tâche à entreprendre pour rattraper le retard historique de l'école, une volonté enthousiaste de partager avec d'autres jeunes, d'autres professeurs, des techniques pédagogiques libératrices et humaines qu'ils vivaient avec nous depuis deux ans. Non seulement, dans cette fièvre de contestation, ils ne proposèrent pas une fois de renier notre passé mais ils crurent que ces heures d'échanges profonds que nous vivions grâce à l'expression libre allaient peut-être pouvoir devenir dans ce climat révolutionnaire, quotidiennes, continues, et que nous pourrions tous ensemble bâtir une école à la mesure de leurs rêves. Ayant pressenti en la vivant dans leur travail l'unité organique d'une pédagogie et d'une psychologie qui se confondent avec les démarches de la vie, ils proposèrent en toute logique la généralisation de cette méthode d'apprentissage, une nouvelle forme de contrôle ainsi que le reflètent les propositions de trois de ces commissions :



### Propositions de la 3<sup>e</sup> Commission

ALLIANCE ENTRE LE TRAVAIL MANUEL,  
INTELLECTUEL ET LES ACTIVITES  
SPORTIVES

\* *Travaux intellectuels le matin à base de libre recherche en mathématiques, sciences, histoire, géographie et d'expression libre en français (texte libre, journal scolaire) liée à la correspondance interscolaire, les lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi de 8 heures à 12 heures.*

\* *Travaux manuels et détente l'après-midi. Tous les jours sauf le jeudi et le samedi*

— *Détente : plein air, piscine, athlétisme, promenades*

*enquêtes géographiques, historiques, scientifiques*

*débats sur l'actualité*

*prolongeant ou préparant les matinées.*

— *Travaux manuels : étude superficielle de certains métiers manuels choisis par option, avec possibilité de s'initier sur ces métiers choisis, une fois par semaine dans un atelier, une usine ou une entreprise*

*Réalisation matérielle d'un journal scolaire (imprimerie, illustration à base de création, mise en page, etc.)*

*Ateliers à option : photographie, musique, peinture libre, céramique, mise au point technique de travaux par équipe.*

*Ciné-club, théâtre.*

### Propositions de la 4<sup>e</sup> Commission

TRAVAUX DE LIBRE RECHERCHE A LA  
BASE DE L'ENSEIGNEMENT

*La méthode que nous proposons suppose un programme indicatif, non limitatif et bien moins chargé. L'élève choisirait un sujet de recherches en fonction de ses goûts, de ses intérêts. A l'aide de documents : livres, disques, films, brochures telles que la Bibliothèque de Travail, actualité, dans lesquels il pourrait faire un choix, il entreprendrait sa recherche en coopération avec deux ou trois camarades, guidé par le maître.*

*Il découvrirait ainsi de nouvelles choses enrichissantes qu'il n'oublierait pas com-*

*me il les aurait oubliées en apprenant un cours.*

*L'équipe présenterait ses recherches à la collectivité qui aurait le droit de poser des questions, de juger, de critiquer, d'apporter des nouvelles idées.*

*Nous souhaiterions que cette méthode de travail s'applique dans toutes les matières, à tous les niveaux. L'élève accomplira ainsi son travail avec amour.*

*Une culture générale serait acquise de cette façon et le choix, l'orientation des recherches révéleraient déjà les goûts, les aptitudes de l'élève qu'il devrait pouvoir approfondir sans pour cela délaisser les autres matières.*

### Propositions de la 5<sup>e</sup> Commission

POUR UNE NOUVELLE FORME  
DE CONTROLE

*Nous pensons :*

— *que des notes ne peuvent témoigner des aptitudes complètes d'un individu*

— *que les notes sont très variables et ne jugent qu'un bref travail morcelé*

— *que les classements par rapport à un niveau d'une petite société qu'est la classe, sont contraires à un esprit de coopération, ridicules et impossibles*

— *que tout individu n'est pas fait pour le même genre d'enseignement.*

*En prévision de la suppression des exa-*



*mens actuels, nous proposons :*

— *Tout au long de l'année des travaux constructifs de recherche dont le contenu et l'exploitation ont été définis par la 4<sup>e</sup> commission.*

— *Ces travaux pourraient être poursuivis sur un cycle de deux ans et seraient à la base de l'orientation car ils dénotent des aptitudes diverses, différentes et inhérentes à chaque élève.*

— *L'ensemble de ces travaux jugés par un comité de professeurs et d'élèves indiquerait les niveaux atteints dans les diverses matières d'enseignement.*

— *Si ces travaux témoignaient d'une culture générale suffisante, un diplôme serait délivré par l'Education Nationale et permettrait à l'adolescent de prendre sa place dans la société ou de poursuivre ses études.*

*Les 2 classes de 3<sup>e</sup>*

Nous sommes bien loin des infantilisants « comités » de décoration de la classe, de balayage, des « comités » qui rendront compte de l'emploi par l'administration des cotisations des élèves, des clubs de ping-pong, de télé... timidement demandés dans certains établissements.

La rénovation profonde de la pédagogie, des relations éducatives, ne se fera pas par des « réformatrices » en marge des enseignements fondamentaux, pas plus qu'elle ne se fera avec des mots. On ne continuera pas à assujettir six heures par jour des adolescents et à croire qu'après ils trouveront spontanément dans un club, responsabilité et initiative personnelle. Trop d'activités d'éducation per-

manente ont échoué et échoueront si les jeunes n'ont pas la possibilité de prendre en charge leur propre culture à l'école.

Il faut changer l'enseignement de la rédaction, de la grammaire, de la littérature, des mathématiques, des langues, du dessin... Il faut faire craquer le carcan des programmes en histoire, géographie, sciences... le carcan des horaires, proposer de nouvelles formes de contrôle, promouvoir une nouvelle organisation du travail qui redéfinira les rapports professeurs-élèves, qui fera s'épanouir les personnalités, sinon, les réformes ne seront que duperie et gadgets.

Comment, pratiquement, pourra se faire le passage de la forme scolastique désuète à l'École du Travail qui sera l'activité d'où découleront toutes les acquisitions?

La pédagogie Freinet qui a fait ses preuves, permet cette réadaptation en partant de la base. Elle offre « une éducation qui monte de la vie ambiante, bien enracinée, bien nourrie, vigoureuse et drue ».

Elle est à la portée de tous les éducateurs, de tous les parents, de tous les enfants, de toute la jeunesse, à tous les niveaux. N'auront à varier que certaines pratiques liées aux comportements des jeunes selon les degrés et aux nécessités scolaires.

Elle contient en réserve tous les pouvoirs de la vie car elle se confond avec la vie.

On parle de dialogue entre enseignants et enseignés

La pédagogie Freinet l'instaure par la libre expression orale, écrite, le journal scolaire, les « gerbes » (revues de textes libres de jeunes de tous les milieux) la correspondance scolaire

nationale et internationale.

Elle propose pour cela *des outils* : le limographe, l'imprimerie, le matériel de dessin, le magnétophone.

Elle propose aussi *des techniques* :



*Le Texte Libre* écrit librement, élu et mis au point coopérativement, prenant valeur de témoignage par son impression dans le journal scolaire, par sa diffusion aux correspondants, aux parents, aux amis de l'école... permet d'être à l'écoute des vrais intérêts dominants de la jeunesse et de lier organiquement l'acquisition d'une culture littéraire motivée à la réalisation puissante des personnalités.

L'adolescent qui s'interroge sur la liberté, la guerre, la vie, la mort, l'éducation, l'amour, le racisme... appelle une culture vivifiée qui lui parlera de liberté, de guerre, de vie, d'éducation, d'amour ou de racisme...

Notre besogne pédagogique consiste à chercher avec lui les œuvres, les articles, les films, les documents qui l'aideront et qui aideront le groupe à réaliser au maximum leurs potentialités dominantes.

*Le Journal Scolaire* limographié, ronéoté ou imprimé selon les conditions matérielles, magnifique et donne un but à l'expression libre.

C'est un travail d'équipe dans tout le processus qui conduit de la pensée individuelle socialisée par le groupe-classe à l'impression, une fédération de bonnes volontés qui préparent les jeunes à la coopération, aux responsabilités sociales, à leur formation de citoyen par la critique démystifiante de l'imprimé.

C'est un lien puissant avec le monde extérieur, un dialogue privilégié avec le monde adulte, car dans son contenu il renferme l'expression de ce que la

jeunesse porte en elle de généreux et de supérieur.

*La Correspondance Scolaire* individuelle et collective. Elle brasse dans un ample dialogue dynamique les rêves, les pensées, les espoirs, les problèmes familiaux, sociaux, intimes des jeunes d'un même degré, de milieux complémentaires, de civilisations semblables ou différentes, par l'échange

— des textes libres et de l'exploitation littéraire, artistique, sociologique qui en découle

— de débats, de messages enregistrés au magnétophone

— d'enquêtes diverses

— de lettres individuelles et collectives

— de produits caractéristiques du milieu.

Elle rétablit ainsi dans la classe des circuits de vie et apporte une motivation permanente du travail.

*Les Enquêtes, les Conférences, les tables rondes* qui font partie de l'exploitation pédagogique des complexes d'intérêts, ces complexes d'intérêts naissant comme on l'a vu du texte libre, de la correspondance, d'un événement de l'actualité, ou de la libre recherche en histoire, en géographie, en sciences, en mathématiques.

*Le Dessin libre, la Peinture libre*, les techniques d'illustration à base de création, les grandes tapisseries collectives, le théâtre libre, la musique libre, moyens subtils d'expression de ce que l'être porte en lui de plus mystérieux, de plus universel.

On demande un enseignement à base de recherche

Elle oriente toute la pédagogie d'expression libre comme le démontrent

les méthodes naturelles d'apprentissage de l'expression gestuelle, de l'ex-



pression graphique, picturale et plastique, de l'expression orale et écrite, des sciences et des mathématiques.

Dans le secondaire nous poursuivons cet apprentissage naturel de la langue par les techniques citées précédemment et assistons à l'affinement, à l'affirmation de la pensée et du style sans leçon de grammaire formelle et desséchante, grâce à une socialisation exigeante et enrichissante de l'expression libre, un dialogue permanent, une part du maître bien comprise et mise au service du torrent de vie.



Dans les enseignements scientifiques, à la leçon magistrale, source souvent autoritaire de l'information, par laquelle sont transmises des mathématiques ou des sciences élaborées, des connaissances livresques à mémoriser, l'acquisition mécanique de techniques, nous substituons, d'une façon trop sporadique encore dans nos structures actuelles du secondaire, la technique de la « *Libre Recherche* » à base de *tâtonnement expérimental*.

C'est en partant de leurs propres expériences liées ou non à des situations réelles de la vie, ou de leurs constructions, inventions, créations purement imaginaires parfois, ou encore de leurs actions qu'ils peuvent librement développer dans nos classes par un tâtonnement qui respecte leur rythme et leurs potentialités, que nos enfants constituent leur propre capital de références.

Puis s'établissent, par paliers, des rapports entre les « situations », des références à ces expériences vécues, au moment où la multiplicité des situations semblables rencontrées rend apparents des connexions, des invariants. L'adolescent aborde alors tout naturellement une phase plus analytique ; il fait varier, et ses tâtonnements, mieux

organisés vers l'invariant, conduisent progressivement vers la naissance des concepts, la mise en place des structures.

Dans ce travail de recherche individuelle ou par équipes, le tâtonnement peut être accéléré par l'emploi de « fiches-guides » ou de livrets programmés, cette part de recherche guidée complémentaire s'intégrant harmonieusement à la libre recherche en la servant.

La conceptualisation étant une conséquence naturelle de l'expérience personnelle, renforcée par celles des autres qui s'imbriquent dans la même recherche, liée aux intérêts réels, aux « lignes de force » de chacun, c'est un dépassement d'une science active expérimentale où la « participation », souvent artificielle n'a pas de racines profondes dans l'individu (Les « *Travaux Pratiques* »).

Pour communiquer sa pensée l'adolescent exprime des lois, crée un symbolisme et ressent très vite la nécessité d'une normalisation du symbole, il intègre alors celui qui peut être proposé.

La mise en commun de ces conquêtes scientifiques ou mathématiques est l'occasion de débats où la confrontation, la critique, la part du professeur sont susceptibles de réorienter la recherche, de la faire avancer, d'affiner la pensée. Cette socialisation importante, favorable aux synthèses où s'exploitent les recherches individuelles ou en équipes, remplace alors le « cours magistral ».

C'est dans cette « montée » par paliers, cette accession naturelle à la pensée abstraite que l'adolescent construit :

— son univers mathématique ou scientifique

— sa personnalité par un développement réel de ses qualités innées auxquelles s'intégreront au moment fa-



vorable, dans un assemblage harmonieux, les apports extérieurs (connaissances - théories).

L'imagination affûtée, le raisonnement logique développé dans cette phase d'exploration abstraite qui suit, pour-

ront donner à tout individu — au futur chercheur comme à l'ouvrier spécialisé — une personnalité critique mais constructive qui lui permettra d'avoir, face au monde, sa dignité d'homme.

## On cherche la culture

Elle s'offre à chaque pas :

— par des plannings d'exploitation faits en commun des complexes d'intérêt

— par les plans de travail individuels où chaque adolescent, à son rythme propre, en suivant ses propres intérêts, devient responsable de l'organisation de son travail, s'auto-évalue et établit avec le professeur un dialogue intime, explicatif de telle ou telle défaillance à laquelle il faudra aider à trouver remède, de tel ou tel bond en avant qu'il faudra mettre en lumière.

Par le plan de travail individuel, l'adolescent prend conscience de son autonomie :

— par l'organisation de la bibliothèque de travail, constituée d'abord avec les spécimens de toute nature que l'on possède, les collections documentaires, les livres de poche, les revues culturelles, les extraits de la presse, les dictionnaires puis avec l'achat de la collection des six cents brochures de la BT, des SBT, et à la rentrée 68 de la BT second degré

— par les bandes enseignantes ou les livrets programmés de littérature, de sciences, de mathématiques, qui facilitent l'individualisation de l'enseignement et la prise en charge par l'élève de sa propre culture

— par les ateliers d'expérimentation,

de libre recherche en sciences, en mathématiques

— par les ateliers de création, d'expression et de communication graphiques et artistiques qui peuvent remplacer d'emblée, sans matériel coûteux, les heures de travaux manuels et de dessin traditionnels.

De cette nouvelle organisation matérielle, technique et pédagogique, naîtra une culture vivifiante, profonde, ancrée dans la vie, mieux intégrée que les connaissances dispensées par un enseignement magistral qui exclut la participation de l'adolescent.

L'étudiant; ainsi sorti de son ghetto scolaire, habitué progressivement à prendre en charge son propre travail, à coopérer en tant que membre d'une coopérative scolaire laborieuse à l'élaboration et à l'exploitation des recherches communes, prendra conscience, en même temps que de son individualité de rythme et de style, du rôle culturel du groupe social, découvrira son autonomie dans la participation coopérative, l'autogestion possible d'un groupe dans sa propre contribution efficace à cette autogestion.

Tout progrès individuel et social passe nécessairement par l'éducation du travail.

J. LÈMERY



# DE LA CURIOSITÉ AU SAVOIR

à propos des prochaines conférences pédagogiques

Fernand DELÉAM

*« L'enfant non déformé par l'école, ou à qui nous avons redonné un peu de son bon sens, est foncièrement curieux : curieux en histoire, curieux en géographie, curieux, prodigieusement curieux dans toutes les branches de la science. Le jour où nous aurons trouvé des pratiques de travail qui, au lieu d'éteindre cette curiosité, tendent à la satisfaire, le problème sera définitivement résolu : nous n'aurons jamais à forcer l'enfant pour ces acquisitions. »*

Ainsi s'exprimait C. Freinet en 1937, dans sa brochure BENP : *Plus de leçons!* Est-ce la réponse au thème des Conférences pédagogiques de l'année scolaire 1968-1969, plus de 30 ans après? *« L'histoire, la géographie et les sciences d'observation, considérées comme discipline d'éveil. »*

## Discipline d'éveil

Réfléchir sur un sujet aussi riche en vaut la peine, car il nous semble être bien, par son contenu et son esprit, dans les pratiques de l'Ecole Moderne. Etudions-le de plus près :

1) *Pourquoi s'en tenir à l'apprentissage de la langue, du calcul et des sciences physiques comme disciplines d'éveil?*

Pour nous tout est discipline d'éveil. L'apprentissage de la langue se fait à même la vie. C'est en parlant avec ses camarades et le maître, en écrivant à son correspondant, en imprimant son journal scolaire, en préparant une conférence, que l'enfant apprend le vocabulaire, la grammaire, l'orthographe, la lecture, la façon de s'exprimer... Le calcul et la mathématique notamment, se font et se pensent dans la réalité de chaque jour, en manipulant, en mesurant, en ajustant, en échangeant, en achetant, en vendant... C'est



en observant, en expérimentant, en comparant que les sciences physiques deviendront accessibles à nos élèves... Il est donc normal qu'on songe maintenant à faire aussi de l'histoire, de la géographie et des sciences d'observation une discipline d'éveil. Ce sont d'ailleurs des matières privilégiées pour susciter l'intérêt de l'enfant, puisqu'elles partent de son milieu, de ses besoins immédiats, de ses aspirations et de sa sensibilité affective. Elles permettent aussi la connaissance d'autres milieux, d'autres intérêts, d'autres aspirations et d'autres formes de sensibilité. Elles éveillent une curiosité permanente et naturelle.

2) *Pourquoi ce qui semble valable pour les Classes de Transition, ne le serait-il pas pour le cycle élémentaire d'abord et les autres degrés ensuite ?*

Les Instructions Officielles du 15 juillet 1963 introduisirent pour la première fois le terme de disciplines d'éveil pour l'histoire, la géographie, les sciences et l'étude du milieu. Une nouvelle technique d'exploitation pédagogique doit naître en partant de la vie même de l'enfant dans son milieu.

*« Notre technique du texte libre, motivée par l'imprimerie à l'école et la correspondance constitue la nouveauté révolutionnaire qui change radicalement les données de notre travail en fonction des véritables intérêts de l'enfant. »*

C. FREINET (1)

Cette nouvelle technique nous l'appliquons avec succès dans nos classes depuis de nombreuses années. Le moment est venu de la faire appliquer partout, comme elle est déjà utilisée dans les classes de perfectionnement, les classes terminales pratiques et les classes de transition.

3) *Pourquoi l'histoire, la géographie et les sciences d'observation ne seraient-elles pas regroupées en une discipline d'éveil : l'étude du milieu ?*

C'est d'ailleurs peut-être l'intention de l'auteur du texte qui a supprimé le s à discipline. Ainsi on supprimera les cloisonnements artificiels entre les enseignements pour les remplacer par un ensemble stimulant : l'étude du milieu local, du reste lié à l'apprentissage de la langue, du calcul et des autres matières :

*« Si nous voulons que l'intérêt porte ses fruits il nous faut trouver le moyen d'étudier français, vocabulaire et grammaire à l'occasion du texte libre, faire du calcul vivant sur la base des éléments que la nouvelle vie de la classe aura mis en valeur ; étudier si possible histoire et géographie par rapport à nos observations de la vie du milieu ; faire toutes expériences suscitées par les problèmes qui nous sont posés, chanter selon l'inspiration née de ce renouveau d'affectivité et de sensibilité. »* C. FREINET (1)  
En partant de la vie de l'enfant dans son milieu, une liaison s'établira entre les diverses disciplines, le cloisonnement se fera moins sentir et nos élèves auront une formation plus équilibrée.

### Tâtonnement expérimental

Mais dans leur déroulement, ces conférences pédagogiques nous paraissent encore plus remarquables.

Malgré sa date du 1<sup>er</sup> avril 1968, la circulaire n° 68-182 sur l'Organisation des Conférences pédagogiques pour l'année 1968-1969, semble répondre à un vœu des étudiants et des enseignants en grève en mai-juin dernier : le désir de discuter avec les administrateurs et de participer à l'élaboration d'une réforme pédagogique.



### 1) *La participation ?*

En effet si l'on suit cette circulaire, au cours d'une première réunion de contact entre inspecteurs et instituteurs, la nécessité d'un profond changement sera évoquée ; un plan de travail commun sera étudié. Durant les mois suivants, des équipes de maîtres feront des essais : ils tâtonneront. Suivant leurs échecs et leurs succès, ils dégageront la meilleure méthode à employer pour une pédagogie adaptée à notre époque dans un esprit nouveau. Nous ne doutons pas des résultats si ces expériences se passent dans un climat moderne, c'est-à-dire en fonction des véritables intérêts des enfants et suivant une confiance réciproque entre maîtres et élèves. Dans ces groupes de travail les maîtres qui ont déjà pratiqué la pédagogie Freinet devront faire le maximum pour guider les jeunes, sécuriser les inquiets et convaincre les éternels douteurs. Il faudra visiter les classes au travail, contester ou approuver longuement, établir des comptes rendus, faire des réunions de synthèses avec des rapporteurs désignés... Vers Pâques, maîtres et inspecteurs se retrouveront pour lire les rapports et les discuter. Les idées qui s'en dégageront devraient profiter à tous. Pour cela il faudra les diffuser largement.

De la recherche, de l'expérimentation et de la discussion doit naître une véritable rénovation pédagogique.

### 2) *Le dialogue ?*

Mais pour qu'un tel travail soit possible, il serait nécessaire d'être aidé : il ne faut pas que les maîtres soient trop enfermés par les programmes et les horaires pour qu'ils puissent s'attarder sur les travaux qui intéressent vraiment les enfants ; il faut qu'ils aient la faculté de bloquer dans leur

emploi du temps histoire, géographie et sciences d'observation ; et il faut disposer de crédits suffisants pour acheter les outils indispensables : fichiers, brochures de la Bibliothèque de Travail, imprimerie, équipement audio-visuel, boîtes et bandes enseignantes. Cela provoquera des contacts plus répétés avec les élus, les parents et les chefs hiérarchiques qui devront se montrer compréhensifs dans ce nouveau dialogue.

### *Conclusion*

J'ai jeté sur le papier ces quelques remarques qui en appellent beaucoup d'autres pour vous aider à mieux réfléchir sur les prochaines conférences pédagogiques, vous permettre de réagir contre une pratique scolaire qui reste souvent retardataire malgré des Instructions Officielles nettement progressistes, et vous convaincre que vous devez participer activement aux travaux de réforme de l'enseignement pour essayer de mettre au point une pédagogie répondant aux besoins de l'enfant et qui part de la réalité quotidienne.

J'emprunterai encore le dernier mot à C. Freinet :

*« Et ce sera pour nous une raison de plus de continuer notre activité, qui porte aujourd'hui ses fruits, au sein de la plus large, la plus ouverte et la plus fraternelle des équipes de travail pédagogique dont puissent s'enorgueillir le monde contemporain. »* (2)

F. DELEAM

---

(1) *Dossier pédagogique n° 9 : L'exploitation pédagogique des complexes d'intérêt, pages 4 et 5.*

(2) *Dossier pédagogique n° 2 : Références aux Instructions Ministérielles, page 2.*



# STAGE MATHÉMATIQUE VAUCLUSIEN

Avignon : 15 - 16 - 17 - 18 juillet 1968

Limité à 30 participants (5 CEG, les autres primaires), il avait pour but de donner aux camarades quelques notions de base des mathématiques modernes et de leur montrer que la vie de tous les jours offrait suffisamment d'occasions de recherche mathématique.

## *Déroulement*

Sept chapitres avaient été prévus soit environ un par demi-journée, chaque séance devant se dérouler en trois parties :

- court exposé théorique (si possible à partir d'une création d'enfant)
  - travaux par groupe de six (pour exploitation de situations naturelles)
  - synthèse du travail par groupe.
- Cela n'a réellement été fait à fond que trois fois sur les chapitres suivants : *ensembles ; relations ; numérations.*

## *Critiques des stagiaires :*

- nombre de cadres insuffisant
- part laissée aux exemples tirés des classes trop réduite
- cours théoriques trop longs
- grande différence de niveau entre les participants.

## *Analyse des difficultés*

Nous n'avions pas assez de camarades capables d'animer le travail des groupes. Nous n'avions pas assez de documentation vivante ou plutôt parce que la documentation que nous avions était éparpillée dans les dossiers et les cahiers de roulement et difficilement exploitable. Nous envisagerons une nouvelle forme de ces cahiers de roulement.

Le 3<sup>e</sup> trimestre a été tellement riche sur le plan historique que la préparation du stage en a souffert et que nous étions tous fatigués.

## *Conclusions :*

La partie théorique a pris le dessus sur la pratique. Il est indispensable que nous corrigions cela, mais c'est aux camarades de fournir cette pratique. La part laissée aux travaux de groupe prévaudra quand les camarades auront travaillé davantage auparavant ; mais comme ce stage avait aussi pour but de les décider à démarrer, nous risquons de tourner en rond ; d'où l'intérêt d'aider au démarrage par des documents édités (dossiers, bandes, etc...).

Il aurait été nécessaire de faire un pré-stage, avec Perret, Blanc, Renée Coquard, Lucienne Alibert, où nous aurions classé et décortiqué leurs apports pour offrir aux stagiaires les situations vivantes qui nous ont manqué.

Pour l'avenir il est indispensable de collecter des exemples de situations vécues pour montrer la richesse de nos classes.

Nous pouvons dès maintenant le faire pour :

- les ensembles ;
- les relations ; fonctions ; transformations
- la numération.

Mais c'est une confrontation générale qui nous dira quelles sont les situations les plus fréquentes et les plus naturelles aux enfants.

Perret et P. Blanc



## LES FAMILLES ET NOUS

Roger UEBERSCHLAG

Il n'est pas exceptionnel qu'un maître appliquant des techniques Freinet et sacrifiant ses loisirs à préparer les travaux individuels de ses élèves ne récolte pas toujours la reconnaissance des familles. Certains parents sont scandalisés par un climat nouveau qui de l'extérieur apparaît comme une excessive familiarité des élèves et une diminution des exigences du maître. L'école qui ne fait pas peur est suspecte.

Cette catégorie de parents, pourtant, tend à disparaître. L'opposition prend une nouvelle forme. On reconnaît le dévouement des maîtres, l'excellence des méthodes mais on craint le régime de la douche écossaise : le passage du maître libéral au maître autoritaire. L'enfant s'y adapte mal et s'en plaint. Il paraît dès lors simple de proposer une égalisation du traitement. Puisqu'il n'y a pas de brioche pour tous, supprimons la brioche. C'est le nivellement

par le bas refusé dans tout autre domaine.

La question mérite qu'on y réfléchisse dans la mesure où l'école de demain sera l'école urbaine généralisée. Mais sans attendre cette échéance — à court terme pourtant — regardons autour de nous et comptons les écoles de plus de dix classes fonctionnant entièrement selon les techniques Freinet. Elles se comptent sur les doigts d'une main. Dans le second degré, la difficulté est permanente quel que soit le lieu. Un professeur nous écrit :

« Je me suis abonné à titre d'essai à *L'Éducateur*. Déception ! Leurs récits d'expériences commencent toujours de la même façon : « CEG. Milieu rural 15 élèves... »

J'ai envie de leur répondre : « 6<sup>e</sup> de lycée, 40 élèves, ce qui est le minimum



dans un lycée. Trou perdu mais milieu ouvrier, menacé en outre par le chômage et l'alcoolisme. Enfants s'élevant comme ils peuvent dans les cités ouvrières et dans la rue. Chaque professeur enseigne dans 6 ou 7 salles dispersées dans trois bâtiments différents (c'est aussi le minimum dans un lycée). Chaque classe du premier cycle a sa salle, mais celles du second cycle n'en ont pas et viennent dans les salles de 6<sup>e</sup> en se conduisant comme une bande de cannibales pris de boisson. L'an dernier, les classes du premier cycle changeaient de salle à chaque heure, et cela recommencera sans doute l'an prochain ».

L'équipe de *L'Éducateur* est la première à affirmer que les méthodes Freinet sont inapplicables dans ces conditions. Or ce seront bientôt celles de tout l'enseignement secondaire. Quel est l'intérêt d'expérimenter une pédagogie dans des établissements qui vont disparaître ? »

### L'inquiétude des familles

Pour les familles, ce qui importe, c'est que l'enfant puisse suivre en 6<sup>e</sup>. Que ce soit à la suite d'un enseignement traditionnel ou libéral, l'essentiel est de « s'en sortir ».

Les familles ouvrières savent comment s'en sortent les enfants retardés des milieux bourgeois : par la fréquentation d'un enseignement privé à petits effectifs et par les leçons particulières. Quel ouvrier gagnant entre 600 F et 900 F par mois peut prélever sur sa paye 100 F pour les leçons particulières d'un de ses enfants ?

A ces familles l'école moderne (lorsqu'on la leur présente) apparaît comme un cadeau somptueux mais excentrique.

Ce paradis enfantin prépare mal les jeunes à la dure réalité qui n'est même plus celle du monde du travail mais du chômage. Dans la région parisienne on cite le cas — non unique — d'un CET qui se réjouit en juin de voir réussir 35 filles à l'examen « employées de bureau ». Le 15 octobre, dix seulement avaient trouvé du travail. Les autres depuis le 1<sup>er</sup> octobre n'étaient plus couvertes par la Sécurité Sociale.

### Des réactions d'auto-défense :

Les militants des organisations ouvrières, au sein de l'UNAF ont fait leur, la plupart de nos revendications de base :

- 25 élèves par classe
- une architecture et un équipement répondant aux besoins de l'éducation moderne
- des travaux d'expression (texte libre, travaux manuels)
- la révision des programmes
- la suppression des compositions et des classements.

En ce qui concerne l'enseignement secondaire, il a fallu parer au plus pressé : réduire le fossé existant entre les enfants de milieu modeste et de milieu aisé en supprimant le handicap des premiers à l'occasion des travaux à domicile. La Confédération Syndicale des familles dans son rapport d'orientation adopté par l'Assemblée Générale de novembre 1967 s'exprime à ce sujet sans ambiguïté :

« L'entrée dans l'enseignement secondaire — le grand passage, disent certains — est particulièrement périlleux pour les enfants des travailleurs... »

Dans l'apprentissage de nouveaux langages (langues étrangères, latin, math)



nos enfants ne peuvent compter sur une nouvelle explication à la maison. Aussi la plus grande injustice est celle que le travail personnel soit à faire à la maison.

Ce que nous exigeons de l'Education Nationale :

— la suppression du travail scolaire à la maison

— la mise en place d'études dirigées, gratuites, dans l'établissement

— dans l'immédiat, la création de bourses d'aides scolaires individuelles ».

Face au système onéreux des leçons particulières, la Confédération Syndicale des Familles a mis sur pied un « service d'entraide scolaire » comportant des moniteurs et des maîtres à l'esprit syndicaliste qui aident les élèves dans un local d'un quartier, la rétribution se faisant selon un tarif minime basé sur le quotient d'imposition.

### L'insertion de l'école moderne dans un milieu industriel

Nombreux sont les maîtres d'école moderne conduits à quitter le village pour un poste en ville. Ils y viennent avec des convictions pédagogiques et une expérience. Dans l'engrenage d'une école caserne, ils perdent pied progressivement. Que dire alors de ceux qui n'ont aucune expérience rurale et partent sur un engouement pour du neuf ou un refus du traditionnel? On les retrouve dans les classes de perfectionnement ou de transition, derniers refuges d'une pédagogie autonome, désenclavée dirait M. Vial.

Cette situation est pitoyable. Pour les intéressés d'abord. Pour le mouvement ensuite, car elle sonne le glas de la

pédagogie Freinet. La commission «Ecole de villes » n'a jusqu'à présent apporté aucune stratégie en vue de l'insertion de notre pédagogie dans un tissu urbain.

Les propositions suivantes n'ont rien des remèdes-miracles. Elles relèvent du bon sens :

— Tout ce qui contribue à rendre nos élèves plus heureux, plus détendus prépare le terrain à la pédagogie Freinet même dans une classe traditionnelle : la bonne humeur du maître, des relations basées sur la confiance et l'encouragement, un enseignement adapté au niveau réel des élèves (ce qui peut entraîner la formation de sous-groupes).

— Mettre les familles dans le jeu consiste à les voir toutes et à les persuader d'une action éducative basée sur l'encouragement. Les réunions de parents permettent en gros de toucher un tiers des familles, les rendez-vous individuels à l'école ou les visites à domicile, le reste. Sans ce travail social — parfois fortement contesté — nous construisons sur du sable.

— Les innovations pédagogiques ne doivent pas être expliquées aux parents par les élèves mais par les maîtres. Elles doivent être présentées avec le souci de sécuriser les parents et de leur apporter des garanties de « rendement ». Cette notion de rendement est sans doute assez critiquable mais elle signifie au niveau le plus empirique pour les parents que l'enfant fait des progrès que l'on peut constater : il lit mieux, écrit plus lisiblement, calcule plus vite, s'exprime avec clarté...

Donner aux parents la possibilité d'apprécier le travail de leurs enfants autrement qu'à travers des notations vagues (« pourrait mieux faire », « élève



peu appliqué») relève de la courtoisie autant que du désir de faire participer clairement les parents à une action lucide et bienveillante.

— le plus difficile sera sans doute de se «particulariser» dans un établissement sans couper les ponts avec les collègues. Ceci demande de son auteur une ouverture aux soucis d'autrui, le sens de la camaraderie, de la sincérité et de la modestie. Mais l'isolement provisoire deviendrait vite une insurmontable solitude sans le rattachement à un groupe départemental ou local. Les progrès de la pédagogie Freinet dans une ville se mesurent à la cohésion et à la camaraderie existant dans ce groupe.

Roger UEBERSCHLAG

Les collègues des Ecoles Maternelles et des Cours Préparatoires sont informés de l'existence d'un Bulletin de Travail de la Commission des Maternelles, bulletin commun aux maîtres des Cours Préparatoires.

● S'abonner (ou se réabonner) pour l'année scolaire à :

ICEM, Cannes - CCP Marseille 1145-30 pour la somme de 5 francs.

● Pour tout renseignement ou envoi d'articles, s'adresser :

— Pour les Ecoles Maternelles à :  
Claudine Capoul, 86, rue Paul Camelle,  
33 - Bordeaux-Bastide.

— Pour les Cours Préparatoires à :  
Yvette Lonchamp, Les Ecoles, 26 -  
Dieulefit.



## *bibliothèque de travail pour le second degré*

*Bibliothèque de Travail* élargit l'éventail de ses possibilités. Les sujets réclamant une plus grande documentation, ayant une plus grande résonance humaine ou philosophique pourront être abordés. Alors la BT édition normale retrouvera sa destination première d'être parfaitement adaptée aux intérêts des enfants des CM et des classes de transition et même de celles du premier cycle. BT2 est une co-édition de l'ICEM-Pédagogie Freinet et des Cercles de Recherche et d'Action Pédagogiques.

Une brochure BT2 comprend un reportage — ou un montage de textes — de 40 pages (avec fiche de travail programmée). Elle est illustrée en deux couleurs, sous couverture quadrichromie et comporte huit pages magazine composées par les jeunes. Déjà paru :

n° 1. 1<sup>er</sup> oct. 68 : *La conquête du Far-West(I)*

A paraître :

n° 2. 1<sup>er</sup> nov. 68 : *Le volcanisme en Auvergne*

n° 3. 1<sup>er</sup> déc. 68 : *La conquête du Far-West(II)*

Viendront ensuite : *Albert Camus - L'uranium - L'affaire Dreyfus - Assyriens et Babyloniens - Le soleil, etc.*

Le numéro : 3 F. - L'abonnement : 25 F. les dix numéros annuels.

Faites connaître la BT2.

*Abonnez-vous ! C'est un geste de confiance envers la bibliothèque de travail.*



## VERS LA CONQUÊTE D'UNE CULTURE POPULAIRE

*Georges DELOBBE*

Il a été souvent question, depuis le mois de mai, de la contestation dans l'art, et le théâtre a été l'objet d'une attention particulière du fait des incidents de l'Odéon. Mais on a aussi beaucoup parlé, au cours du mois de juillet, de la contestation du festival d'Avignon. Cette dernière a pris les formes les plus diverses et a abouti à des événements (interdiction puis expulsion du Living Théâtre, incidents divers entraînant la présence constante et l'intervention des forces de répression) que je n'ai pas la prétention de vouloir analyser.

Cependant, je me sens concerné par ces événements aussi bien en tant que spectateur assidu du festival qu'en tant que militant de la pédagogie Freinet.

L'apport de Jean Vilar à la culture de notre temps est immense et le fait de

contester son festival ne doit pas nous amener à considérer cet apport comme nul et non avenu. En créant dès 1947 le Festival d'Avignon et en choisissant l'option d'en faire un festival populaire, en affirmant que le théâtre doit être un service public et en amorçant la réalisation d'un tel service lors de sa nomination au poste de directeur du Théâtre National Populaire en 1951, Jean Vilar s'est résolument engagé dans la voie du progrès. Il est exact que le Festival d'Avignon n'a touché qu'un public issu des classes moyennes. Mais pouvait-il en être autrement? Je ne le pense pas. Dans une société qui tient à conserver à la culture un caractère de classe, où l'art est considéré comme un bien de consommation soumis aux lois de la concurrence, il eût été possible de créer d'autres festivals comme celui d'Avignon, mais l'entreprise serait de toute manière restée limitée. Comme pour l'Université, la



contestation dans le domaine de l'Art ne peut être dissociée de la contestation des structures de notre société de consommation.

Cependant, nous, militants de la pédagogie Freinet, pouvons d'ores et déjà amorcer un processus qui ouvrira les voies à cette double contestation.

Sur une affiche apposée sur les murs d'Avignon, parmi les « Treize questions aux organisateurs et aux participants du festival d'Avignon », on pouvait lire : « Toute éventuelle mise en marche d'un processus de création collective et permanente — non réservée à une « élite » — ne poserait-elle pas a priori la nécessité d'en finir avec tout divorce entre « l'art » et « la vie », toute distinction entre les activités artistiques et les activités politiques et sociales quotidiennes ? L'acte créateur étant enfin débarrassé de la censure qui l'annule ? L'inconscient enfin dégagé du régime policier qui le nie ? »

Il y a longtemps déjà que Freinet, et avec lui tous les militants de notre mouvement, ont répondu affirmativement à cette question. Nous pensons que dès l'enfance il nous faut effectivement refuser « tout divorce entre l'art et la vie ». Et c'est ainsi qu'à même le milieu social, dans des classes normales de l'enseignement public, nous avons amorcé la mise en place d'une culture « parallèle » en garantissant à nos élèves le droit à la création libérée de tous les tabous et en mettant à leur disposition les moyens pédagogiques et techniques nécessaires à l'exercice de ce droit. Ces moyens, qui émanent tous d'une même volonté de favoriser la libre expression et de garantir la créativité sont nombreux. Certains, comme le texte ou le dessin libres, ont acquis droit de cité dans

un nombre important de classes, mais il faudrait que nos camarades soient convaincus qu'il n'est pas de moyens mineurs : le jeu dramatique, la danse (et l'expression corporelle en général), la sculpture, la céramique, etc., ne doivent plus être considérés comme un luxe réservé à un nombre restreint d'éducateurs ou aux seuls jeunes enfants. C'est dans la mesure où nous ouvrirons largement ce vaste éventail de techniques que nous avons à notre disposition, que nous ferons véritablement de cet Art Enfantin l'une des bases d'une culture résolument populaire.

Il nous appartient, et nous devons entraîner dans cette action tous les éducateurs conscients, d'amplifier ce mouvement afin que cette culture véritablement intégrée dans les réalités quotidiennes de la vie devienne l'exigence du plus grand nombre. Par nos essais de théâtre libre, par nos expositions, auxquels nous devons conserver la valeur que porte en soi un art authentiquement populaire, il nous faut associer à notre effort tous ceux qui ont jusqu'alors été frustrés de cette culture ou ceux qui, tels nos anciens élèves, en ont été dépossédés à leur entrée dans les cadres de la société actuelle. Mais nous ne devons pas leur laisser un rôle mineur, les maintenir dans la passivité de l'état de spectateurs. Ils doivent participer au processus de création au même titre que nos propres élèves : nos militants doivent être présents dans tous les organismes, des Clubs de Jeunes aux Maisons de la Culture afin d'y faire pénétrer ou d'y maintenir cette exigence de créativité sans laquelle ces organismes ne seraient que des structures sans vie.

Le droit à la création deviendra ainsi la revendication de tous. Alors seule-



ment pourra être résolu efficacement le problème de la distribution de la culture. Je ne pense pas qu'il existe une culture bourgeoise en soi : c'est la classe dirigeante qui s'est toujours approprié les biens culturels de quelque origine qu'ils soient, en se réservant le droit d'en user selon ses intérêts.

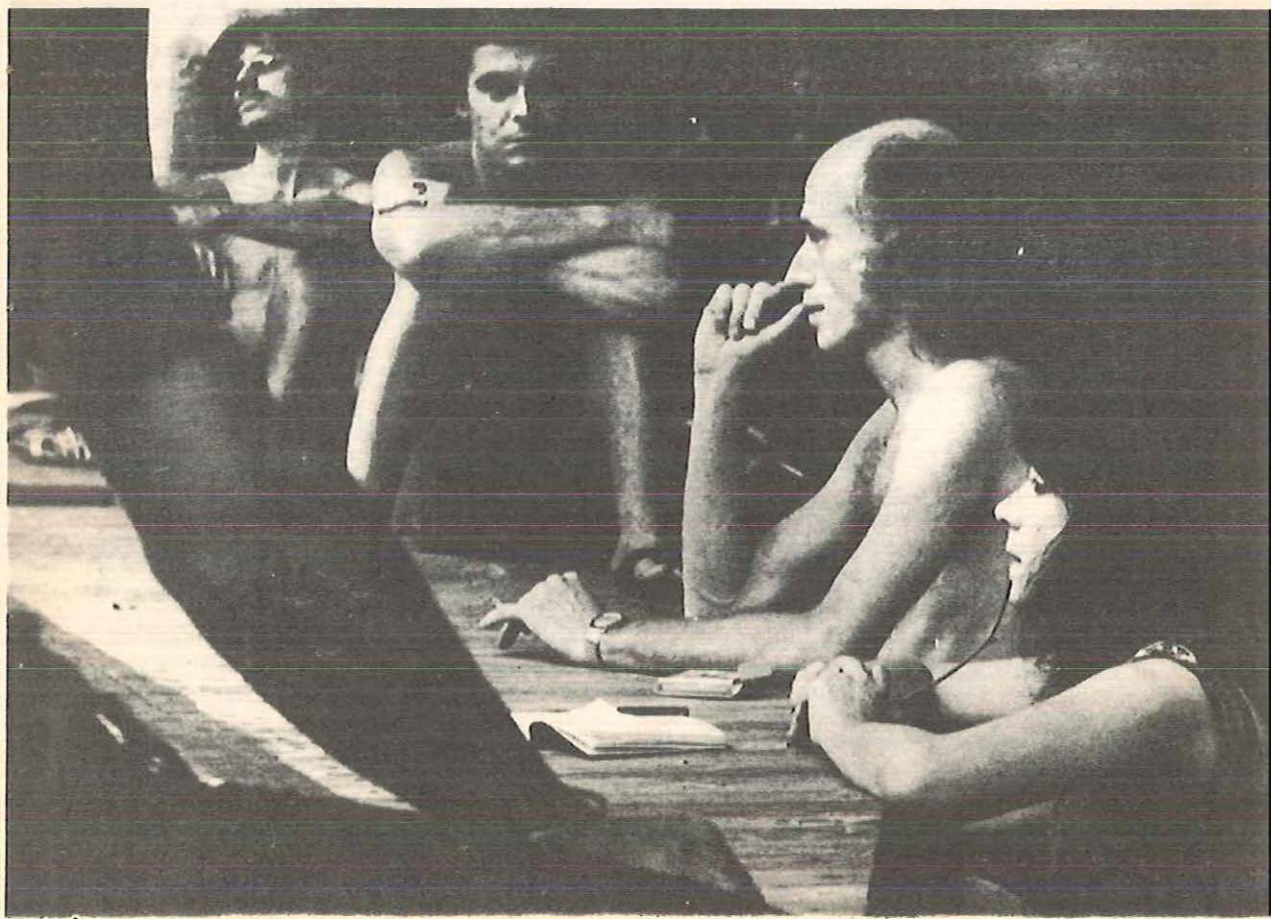
C'est au peuple dans son ensemble

qu'il appartient d'exiger que lui soit restitué son patrimoine culturel. Alors seulement figurera parmi les revendications de ce peuple ce « service public » dont Jean Vilar a posé le principe et dont il a réalisé un embryon. Aucun régime ne pourra alors le lui refuser.

Georges DELOBBE  
33 - Teuillac

*Le Living Théâtre en Avignon*

(Photo A.F.P.)





*Roger UEBERSCHLAG*

Nous connaissons et pratiquons le dessin libre, le texte libre, la musique naturelle, mais nos incursions dans le domaine théâtral sont timides, autant dire inexistantes. Le théâtre pour enfants est en général affligeant. Le théâtre des enfants, personne n'y croit encore. Mais que serait au juste un théâtre des enfants?

*Le théâtre des enfants*

Pour répondre à cette question il n'est peut-être pas déplacé de tenter un parallèle entre le théâtre et la poésie. Dans un climat privilégié les enfants composent des poèmes qui ne doivent rien à l'application d'un élève zélé. Les sentiments qu'ils expriment ne sont pas spécifiques d'un univers enfantin. L'angoisse, l'amitié, l'admiration, la peine, l'amour, la mort, la solitude sont des thèmes qu'ils abordent avec le naturel et la simpli-

cité que l'on retrouve chez les enfants qui peignent, sans se soucier de la perspective ou des lois d'harmonie concernant les couleurs. Ils arrivent à nous émouvoir, non en admirateurs de l'enfance, mais en tant qu'adultes. Nous retrouvons dans un langage clair, sans détour, une émotion vraie, prophétiquement précoce.

Dans une classe, le climat poétique ne se crée pas autour d'un maître artiste, mais d'un homme ou d'une femme sensibles, bons, accueillants, imprégnés de sincérité et de pudeur.

Le phénomène théâtral, à l'opposé du récital poétique, relève d'un genre de communication dans lequel le dialogue joue un rôle capital. J'entends un dialogue réel fait de questions, non une conversation de perroquets. Or, c'est sur ce plan que généralement le pédagogue et l'auteur s'opposent.



Ionesco l'a dit sans fard : « L'auteur n'enseigne pas : il invente ». A un journaliste sud-américain qui lui demandait à la descente du bateau, sa conception de la vie et de la mort, il répondit en posant ses valises et en essuyant la sueur de son front : « C'est bien ce que je me demande et j'écris pour me le demander ». Or Ionesco rejoint très exactement et sans s'en douter les enfants dont le dialogue est souvent un questionnement. On peut penser que le vrai théâtre des enfants ne laisserait pas sans réaction des adultes parce que dans la fraîcheur et la sincérité de leurs questions, ils trouveraient la racine de leurs questions à eux et en particulier de celles que l'habitude et l'hypocrisie ont dénaturées.

Ce que les adultes offrent aux enfants, en fait de théâtre, c'est la saynète de patronage plus ou moins améliorée. Ce théâtre mièvre, moralisant est un succédané du répertoire à thèse. Ionesco ne lui ménage pas ses sarcasmes : « L'auteur à thèse ne peut plus être un auteur de bonne foi, il n'est plus sincère. Je me méfie profondément du théâtre que l'on appelle didactique, car le didactisme tue l'art... et aussi l'enseignement ».

#### *Dans une atmosphère « école moderne »*

Il n'y a aucun relent de didactisme dans le spectacle de Catherine Dasté « L'arbre sorcier, Jérôme et la tortue » qui se déroule pendant une heure, sans entr'acte mais en tenant les enfants en haleine de bout en bout. Comme toutes les réussites, celle-ci frappe par la simplicité du style dans une exubérance de couleurs. J'ai assisté au spectacle au milieu de cinquante enfants de trois à douze ans

et d'une centaine d'adultes massés sur les banquettes du cirque Médrano (qui abrite la Compagnie du Soleil à laquelle on doit deux remarquables spectacles : « La cuisine » et « Le songe d'une nuit d'été »).

Pas de programme. Les ouvreuses oublient de tendre la main pour un pourboire tant cette kermesse d'enfants les transporte dans un autre monde. Il y a les commentaires à haute voix, les cris, les avertissements donnés aux protagonistes en danger. On se demande si le spectacle n'est qu'un éclatement du castelet de marionnettes mais il faut se rendre à l'évidence. C'est bien plus que cela.

Il y a d'abord cette immense plage de têtes d'enfants qui amplifie les cris et les applaudissements. Les dimensions du plateau, la présence d'une troupe importante (parfois près de 20 personnes sur le plateau), une sonorisation imposante offrent aux enfants un spectacle qui leur est rarement donné.

Les lecteurs du dépliant publicitaire ne devineront pas que la mention discrète : « A été inventé par les élèves âgés de six à dix ans, de l'école Jules-Ferry à Sartrouville », fait allusion à la classe exemplaire de notre camarade Nicole Athon. Ses élèves ont imaginé l'histoire : « Dans un pays lointain, un arbre sorcier est devenu maître du village. Il oblige tous les habitants à travailler pour lui, comme des fourmis. Il n'aime que les bruits du travail et déteste le bruit du vent dans les arbres. Il a chassé tous les animaux, mais un des villageois, Jérôme a réussi à cacher sa tortue. Jérôme et la tortue partent trouver un moyen de se débarrasser de l'arbre sorcier et de sauver le village. Au bout



d'un long voyage, Jérôme et la tortue, poursuivis par l'arbre sorcier, découvrent au sommet d'une montagne la fujara. Cet instrument de musique qui imite le bruit du vent, tuera l'arbre sorcier et grâce à la fujara tous les animaux pourront revenir au village. Une grande fête célébrera le retour de Jérôme, de la tortue et des animaux ».

Les décors et les costumes sont étourdissants de couleurs et de fraîcheur. On rêve d'une pièce semblable présentée aux participants de nos congrès. Il y a des trouvailles, de l'humour (le pays des médailleux) et de la farce. La mer est un long sari agité sur la piste. Les médailleux, les animaux parlent un charabia sonore qui permet de multiplier les quiproquos. La tortue debout sur deux pattes, joue admirablement son rôle. Autant de gages de succès qui méritent à la troupe de rester longtemps à l'affiche et de tenir un pari difficile : recruter un très jeune public. Mais le théâtre des enfants doit aller plus loin.

### *Le théâtre et l'école*

Dans des établissements scolaires où l'activité des élèves est basée sur la

concurrence individuelle, les manifestations de vie collective se limitent au jeu sur le stade... pour quelques uns. La poésie y signifie récitation et le théâtre, lectures à haute voix.

Introduire le théâtre à l'école, c'est jouer, parler, écrire une action commune. A la maternelle, des essais existent. Au-delà, c'est en dehors de l'école que les enfants jouent la vie des adultes, la peur et la mort de préférence. Ces essais restent sans lendemain et l'amorce de ce qui pourrait être un théâtre de la jeunesse n'est pas exploitée.

Mais qu'est le théâtre sans une scène, un décor, des coulisses, un public? Les enfants en ont besoin autant que les adultes et que leur offre-t-on? Une estrade.

Il faut souhaiter que nos camarades donnent aux enfants le goût d'imaginer des dialogues, des situations. Si la salle de théâtre municipale des enfants n'est que pour demain, dès aujourd'hui le magnétophone permet de conserver des œuvres qui auront bien vite leurs classiques.

Roger UEBERSCHLAG



# L I V R E S

et  
R  
E  
V  
U  
E  
S

## Les livres

Deux livres atterrissent en même temps sur ma table : *Le défi américain*, de Servan Schreiber et *Les murs ont la parole*, livre de l'anonymat des grands combats de la jeunesse de mai 68 où chaque combattant fut et reste le combattant qui ne se nomme pas. Jamais contradiction ne fut aussi flagrante que celle qui s'affirme dans les actes de ceux qui possèdent tout et veulent tout conserver, amplifier et ceux qui n'ont rien que leurs mains nues, et la passion de la *Liberté* qui ouvre les voies de l'espérance à tous les deshérités.

### LE DEFI AMERICAIN

Jean-Jacques SERVAN-SCHREIBER  
Denoël éditeur.

*Si tu donnes un poisson à un homme,  
il se nourrira une fois,  
Si tu lui apprends à pêcher,  
il se nourrira toute sa vie.*

KUAN-TZU

Cette primauté de l'éducation soulignée par la sagesse de Kuan-Tzu paraît quelque peu déplacée, mise en exergue d'un ouvrage de pure et féroce stratégie impéria-

liste dont la civilisation américaine a le monopole. Ainsi apparaît à nos yeux innocents d'honnêtes travailleurs, le déchaînement d'une société pragmatique pour laquelle toutes les ressources de la substance grise sont poussées jusqu'à l'exaspération dans un but d'exclusif rendement technique prêt à tout écraser sur son passage torrentiel. C'est à cet effet qu'est poussée au maximum « une intelligence supérieure de l'emploi des compétences », des imaginations, des talents d'organisation, de spéculation, de main mise sur tous les biens du monde : en un mot des forbans de grande classe pour le compte desquels les technocrates du monde entier apportent les ressources de leurs cerveaux sélectionnés dans toutes les universités mondiales. Comme champ d'action, la planète tout entière et, plus confortablement offerte à la cupidité des forbans, la vieille Europe, en état de passer sous commandement américain. Petit jeu que le Marché Commun, face à cette exaltation de puissance industrielle qui s'implante sans bruit à la belle barbe des tables rondes « des six ». Au demeurant, les chefs des nations européennes souhaitent - ils vraiment conserver leur indépendance économique ? Certainement pas, puisqu'ils favorisent au mieux l'implantation de plus en plus étendue des entreprises américaines qui décident de loin, de leur point de chute. Le gouvernement français lui-même, si farouche dans ses revendications d'indépendance, loin de mettre un frein aux investissements américains, leur permet de se multiplier.

Comment en serait-il autrement ? L'Amérique a ses circuits propres et combien efficaces face aux bricolages européens ! Si bien que de l'avis même de l'auteur, on ne saurait s'en tirer — si toutefois l'on s'en tire — qu'en recourant aux méthodes américaines : « Si nous en venions à nous priver nous-mêmes de l'influx de puissance, d'organisation, d'innovation et d'audace qui caractérise les grandes sociétés américaines, les retards de l'Europe n'en seraient qu'entretenus et aggravés », écrit l'auteur.

Car il y a évidemment un côté positif qui accompagne les investissements américains, mais il regarde, cela va de soi, le capitalisme européen favorable ou défavorable aux diverses étapes du Kennedy-Round, c'est désormais sans importance.

La politique ? Eh bien ! elle restera ce qu'elle a toujours été, de droite ou de gauche, cela va de soi. « Dans une société



de liberté comme la nôtre, écrit sans rire Servan-Schreiber, il n'y a pas de voie unique en politique ».

Il est regrettable cependant que Servan-Schreiber ne s'occupe que d'une seule politique, celle qui opprime les peuples à l'infini, la politique du capitalisme international dont l'Amérique apporte les tables de la Loi.

C'est une raison suffisante pour expliquer le tirage exorbitant d'un livre qui apparaîtra aux yeux de tout prolétaire comme un scandale moderne aussi révoltant que la traite des noirs il y a un siècle.

Elise FREINET

## LES MURS ONT LA PAROLE

Mai 1968.

Tchou éditeur.

Les mille visages de la *Liberté* ont pris pour une fois l'élan passionné de la révolte la plus authentique, celle de la jeunesse, ici plus qu'ailleurs à sa véritable place, là où les contraintes écrasent la vie à son plus haut zénith. Car il y a eu jusqu'ici beaucoup de zéniths venus des autoritarismes injustement subis : la vie, une fois, prenait ses dimensions et c'était le courage, l'audace, l'espérance invincibles qui en décidaient.

Sur le livre ouvert de l'immensité des murs, un instant de farouche humanité et de soudaine culture surgissait tout à coup dans le même temps que la rue s'offrait aux combattants aux mains nues. De ce bouillonnement de vie projeté comme les laves d'un volcan et qui méritait de prendre date dans la grande histoire des hommes, rien ne resterait si des témoins lucides et humains ne veillaient, car ainsi qu'on le sait « tout est rentré dans l'ordre » puisque les flics ont tué et torturé, que les balais ont lessivé les murs, puisque les cuistres illustres ont repris leur fauteuil et le capitalisme ses calculs profitables. Des calculs de grande envergure comme nous l'indique Servan-Schreiber dans son *Défi américain*, épuisant d'arguments techniques et inhumains qui, à eux seuls, font le procès d'un monde d'oppression qui explique amplement tout *mai 68*. Et cette vaste et tragique culture de la révolte, écrite sur les murs dans une sobriété et une acuité qui sont un défi à la vaine et proluxe culture bourgeoise, restera comme un témoignage bouleversant.

Merci à Tchou de nous avoir donné ce bréviaire signé d'une belle et généreuse force de vivre et d'aimer.

Elise FREINET

## LES FABRICANTS D'ANXIÉTÉ

Alex COMFORT

Collection *Jeune Science*

Robert Lafont éditeur

Livre paru en mars 1968 - Prix : 15,20 F.

En préface, une citation de Jean Rostand (extraite de : *Science fausse et fausses sciences* 1958).

Je cite :

« Autodidacte de l'incrédulité, j'ai appris, j'ai compris peu à peu qu'une foule de livres sont purement formés de mensonges ; qu'il y a des bibliothèques entières d'imposture, que les gens les plus intelligents et les plus instruits ne sont pas ceux qui en ce domaine disent le moins de sottises et répandent le moins d'erreurs. »

Et je reproduis le texte de présentation de l'ouvrage en page 4 de la couverture :

« Pour avoir mêlé la morale à la médecine — il s'agissait d'effrayer l'homme pour son bien — des médecins pendant des siècles ont été de véritables fabricants d'anxiété. A fabriquer des anxieux, des névrosés, ils ont en général parfaitement réussi, et à certaines époques encore mieux qu'à d'autres. Le sexe était leur bête noire : le diable. Notre époque n'a pas complètement rejeté de la science le souci moralisateur (voir les campagnes contre la pilule ou les greffes d'organes). »

« S'en prenant d'abord au passé, le docteur Comfort dénonce avec vigueur ce qui subsiste de ces ténèbres dans les esprits d'aujourd'hui, chez les patients comme chez les médecins. Un livre fascinant et utile, qui montre à quel point l'esprit scientifique peut se laisser involontairement écarté de sa voie par des considérations extra-scientifiques. »

Ce texte de présentation donne le sens de l'ouvrage composé en grande partie de citations d'hommes anglais bien en place dans les hautes sphères de la médecine et des religions du seizième siècle à nos jours. Citations d'un contenu si étrange qu'on se demanderait s'il faut en rire : « Et pourtant elle tourne ! »

Ce genre de problème de reproduction démesurée de l'homme, des animaux et du règne végétal n'a encore trouvé de fins que dans les tueries magistrales, les exterminations massives par insecticides ou autres moyens humains sans parler des moyens de la nature selon le hasard ou



sous la direction d'un ou de plusieurs DIEUX.

Le livre débouche sur l'anxiété en général qu'elle soit française, hitlérienne, algérienne, biafraise, etc... et sur les problèmes posés aux psychiatres, seuls capables, à mon avis, de porter une appréciation sur l'utilité d'un tel ouvrage de vulgarisation. La grande question est : ce livre nous délivre-t-il du mal dénoncé ou l'aggraverait-il ?

Je l'ai lu avec intérêt. Je pense qu'il ne m'aura pas été nocif, bien au contraire car mes problèmes sont ceux de tous en cette société de plus en plus anxieuse après les événements de mai et leur suite prévisible. La plupart des Français pensent écarter cette anxiété par des déplacements fiévreux de vacances et sous l'effet d'une presse et d'une radio adéquates superficiellement.

L'humanité peut-elle se ressaisir, éviter la violence, l'horreur, éviter l'abandon du précepte religieux et civil de fraternité ?

C'est un problème d'autorité ou de liberté.

L'autorité, même arbitraire, injuste, rassure une partie du corps social.

La liberté rend chacun responsable. C'est un facteur d'élévation spirituelle mais elle rend anxieux. Une certaine dose d'anxiété est nécessaire à tout responsable de lui-même ou d'un groupe.

Notre responsabilité est encore de ne pas accroître l'anxiété tout en restant lucides et préparés au pire.

L'anarchie elle-même sème la crainte car l'homme est loin d'être mûr pour se bien conduire en freinant son égoïsme et se refusant de contraindre ses semblables assez mûrs aussi pour ne pas dévier gravement. L'utopie rassure mal. L'ANXIÉTÉ RESTE.

On peut se délivrer de l'anxiété en lisant Colas Breugnon de R. ROLLAND par exemple ou en dormant naturellement si les rêves sont bons.

Il y a encore l'alcool, le tiercé, le voyage, l'adhésion politique aveugle et définitive, etc.

De tels problèmes sont posés dans ce livre mais non résolus.

Le seront-ils un jour?... à supposer que la vie résiste aux assauts humains auto-destructeurs.

G. LE COQ

## L'amitié par le livre

Henri FROSSARD, Collège, 25 - Blamont  
CCP 695-21 Bordeaux.

Vient de paraître :

1°. A l'occasion du Centenaire de la  
*Ligue de l'Enseignement* :

*JULIETTE LA FRANQUISTE*

Marcelle BELAUBRE

(Prix Jean Macé, fondateur de la Ligue).

Une délicieuse histoire, vraisemblablement vécue. Illustration du bel artiste Carlos Pradal.

Librairie : 13,80 F. Aux Amis : 8 F.

2°. Une histoire vraie aussi (celle d'une caractérielle) :

*L'ADOLESCENTE PASSIONNÉE*

Georgette RYNER

Ce petit livre : 6 F.

(Sera envoyé exceptionnellement contre 2 F pour aider chacun à s'éclairer sur ce qui est l'essentiel en matière de caractérialité).

3°. *ASPE LA FLEURIE*

Henri FROSSARD

Un roman d'amour à la gloire des Pyrénées, à l'époque des travaux de la Mâtre, qui furent les grandes heures de la Vallée d'Aspe.

4°. *L'ENFANT DES LOUPS*

Michel MAURETTE

L'auteur de *La Crue* (chef-d'œuvre épuisé), nous raconte la vie de ses grands-parents vivant parmi les loups.

Belles illustrations de Jean Camberoque.

Ces deux derniers livres, chaque : en librairie : 13,80 F, Aux Amis : 9 F. Les 4 livres, exceptionnellement : 24 F.



## Les revues

VIE ET LANGAGE N° 194 mai 1968

Larousse, 17, rue du Montparnasse  
Paris 6<sup>e</sup>

On lira dans ce numéro *la fête foraine*

et son langage de Jean Baudez, *l'Odonymie champêtre de Paris* par André Rigaud, *L'âme du Québec dans sa littérature* par J.-N. Tremblay ministre des affaires culturelles du Québec et les chroniques habituelles sur le langage, son histoire et sa correction.

LES AMIS DE SEVRES N° 2 DOCIMOLOGIE - 1, avenue Léon-Journault, 92 - Sèvres

Il faut absolument lire et faire lire par nos collègues ce numéro sur la docimologie, issu d'un stage organisé en mai 1967 sur ce thème. Il s'ouvre en effet sur une expérience récente de notation dont les résultats commentés ouvraient ce stage. On demanda

à des professeurs de français et de mathématiques de corriger pour les uns la rédaction d'un élève de 3<sup>e</sup>, pour les autres un problème de géométrie d'un autre élève de 3<sup>e</sup>. Les notes se sont placées en courbe de Gauss :

	Note sur	20	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	
Français : nombre de notes		1	1	9	9	8	9		7	5	3	3	2	1			= 58 correcteurs
Maths : nombre de notes		1	-	2	-	1	2		2	14	9	9	8	3	1	2	= 54 correcteurs

Comme le texte des deux copies est présenté chacun d'entre nous peut à son tour se placer dans l'échelle... et se reporter aux appréciations livrées plus loin : « sujet mal compris » ; « sujet bien compris » ; « de la sensibilité » ; « absence de sensibilité ». Mieux qu'un savant travail statistique ces notes, ces appréciations témoignent de la situation dramatique de notre enseignement. Car comme il est dit dans ce numéro, la note, l'appréciation sont ressenties affectivement par l'élève et il y a déjà longtemps que celui-ci a perdu toute illusion sur la justice de l'école. Les raisons profondes de l'explosion lycéenne de mai et juin sont là : dans le sentiment tantôt diffus, tantôt net d'une injustice permanente, institutionnalisée.

On contestera la rigueur scientifique de cette expérience docimologique : faite à la demande de l'Inspection générale, elle a pu inciter certains enseignants non à noter mais à donner l'image du correcteur qu'ils voulaient être, intransigeant ou au contraire compréhensif... Mais cette perspective est encore plus accablante car elle met tragiquement en lumière la fragilité d'une note soumise aux influences... « Une note ne peut être, comme une pesée, ni juste, ni fidèle ; elle ne peut davantage être précise comme l'est un degré thermométrique. Elle varie d'un professeur à l'autre et, pour un même professeur, d'un moment à l'autre ;

*c'est pourquoi — nous nous répétons — on a pu dire qu'une note est une fausse monnaie puisque son étalonnage est impossible et que les notateurs sont, inconsciemment, des faux monnayeurs. » (Marcel Sire).*

Après ce vigoureux début, le numéro se poursuit par une étude simplement écrite mais très éclairante de Jacqueline Pelnard-Considère sur les tests de connaissance, puis par un effort d'explication de la docimologie de Maurice Reuchlin dont les travaux font autorité sur la question et qui pose nettement certains problèmes : « Des professeurs enseignant en seconde ont été priés de définir explicitement l'état des connaissances qu'ils jugeaient souhaitable pour des élèves entrant dans cette classe. Leurs réponses ont été divergentes à un tel point que la définition des objectifs éducatifs de la classe de 3<sup>e</sup> semble à peu près indéterminable. » Ainsi, conclut-il, la docimologie mène à poser une question fondamentale : « Quels sont les buts de l'éducation ? ». Dans *Baccalauréat et docimologie* Jean Pasquier, directeur de l'Office du Baccalauréat, évoque les méthodes qui permettent de tempérer sévérités et indulgences mais voit la nécessité de démythifier le Baccalauréat. Enfin une étude de Louis Legrand *Comment améliorer la notation* offre des perspectives intéressantes mais que l'Ecole Moderne a toujours jugées trop fermées et que les derniers développements



du malaise universitaire ont cruellement mises à bas : c'est qu'à l'idée d'une notation se substitue peu à peu celle d'une auto-évaluation ou mieux d'une co-évaluation.

Sur la docimologie nous avons maintenant une documentation abondante mais dont la synthèse n'est pas encore faite : c'est ainsi que certains éléments de la statistique (telle que la moyenne et l'écart-type) qui permettrait de déterminer une équation personnelle du correcteur ne sont pas suffisamment connus. Par ailleurs une trop grande confiance dans les espoirs que peuvent nourrir les docimologues risque de mener à des errements ainsi que le signale Bourdieu dans un récent numéro de la revue française de sociologie (numéro spécial sur l'enseignement). Enfin les perspectives de la co-évaluation, des brevets tels que les conçoit l'Ecole Moderne, jettent sur cette question une clarté toute nouvelle et dont il faudra un jour ou l'autre tenir compte.

R. FAVRY

*Thèmes* : C'est le titre d'une revue pédagogique éditée par la maison Armand Colin pour les classes de transition et l'enseignement terminal. Une quarantaine de numéros sont parus, dont beaucoup sont épuisés.

Comme son titre l'indique, chaque mois un numéro de cette revue est consacré à un thème : *Le feu - L'air que nous respirons - La pêche - Les repas - Le cinéma*, etc. Il comporte une motivation, une fiche appréciation pour l'équipe de travail, une documentation assez riche en textes d'auteurs et en données chiffrées, des travaux à exécuter en français, en calcul, en sciences, en histoire, en géographie et en instruction civique, et des exercices systématiques prenant la forme apparente d'une programmation.

Sans doute la documentation présente-t-elle un certain intérêt du fait qu'elle apporte des textes et des données souvent difficiles à trouver, et les exercices proposés peuvent fournir quelques bonnes indications de pistes à exploiter s'ils ne sont pas pris à la lettre... Mais c'est surtout l'esprit de cette revue qui nous paraît critiquable. Si les enfants doivent « ingurgiter » grammaire, conjugaison, calcul, sciences, histoire, géographie, instruction civique et même dessin, pendant un mois

sur le même sujet, c'est là faire état d'une nouvelle scolastique, plus néfaste encore que l'ancienne, d'un véritable replâtrage pédagogique. Elèves et maîtres doivent vite s'en lasser. L'exploitation d'un sujet ne doit pas excéder une semaine. S'il arrive que certains complexes nécessitent un développement plus long en raison de recherches plus poussées, il ne faut pas craindre de laisser de côté ce dossier pour s'occuper d'intérêts nouveaux, plus d'actualités, qui « colleront » mieux à la vie. Le dossier en instance reste sur le coin du bureau comme thème secondaire, tandis que, des événements nouveaux : textes libres, entretiens, lettres, boîte à questions, courrier, jaillissent des pistes d'exploitation plus affectives. Alors la réunion de coopération décidera du thème principal choisi. Les enfants se répartissent les tâches individuellement ou par équipes accidentelles. Après la recherche dans le milieu local, le sujet est élargi dans le temps et dans l'espace. Viennent ensuite l'expression orale sous forme de discussions, d'exposés, de conférences, de bandes magnétiques, et l'expression écrite sous forme de lettres, de comptes rendus, d'albums, de monographies et d'expositions, sans oublier l'expression artistique sous forme de dessins, de peintures, de modelages, de maquettes, de théâtre et de musique...

Mais surtout, jamais d'exploitation trop méthodique des thèmes d'où l'on veut tout tirer, et quelquefois très difficilement ! Ce serait la pire des scolastiques car elle serait « camouflée » sous une apparence de modernisation. Le travail doit toujours répondre à un besoin naturel des enfants vivant dans leur milieu : milieu familial, milieu scolaire, milieu social... Seulement ainsi l'exploitation du thème deviendra discipline d'éveil.

F. DELEAM

*L'ECOLE ET LA VIE*. N° 10 de juin 1968.

*L'Ecole et les barricades*

F. CARON.

En écho aux événements de mai, un court mais excellent article ouvre opportunément ce dernier numéro de l'année scolaire 1967-68.

Il est certain qu'on va tenter de nous faire oublier ce qu'on qualifie déjà d'« incident du quartier latin », mais il est non moins certain que la révolte étudiante



« va bien au-delà de la mise en accusation de notre système universitaire ».

Cependant, nous extrairons surtout de l'article de F. Caron, cette condamnation des méthodes et de l'esprit des enseignants qui doivent d'ailleurs se sentir responsables :

« Nous, éducateurs, avons trop souvent cédé au confort de l'enseignement magistral, à sens unique, basé non sur l'intérêt actif des élèves, sur leur désir d'apprendre afin d'utiliser et d'exprimer ce qu'ils savent, mais sur leur attention passive soutenue par l'artifice des notes et des classements; cadre puéril qui se perpétue jusqu'à la fin de l'adolescence et où se dévalorise l'enseignement donné. »

Le dossier pédagogique du mois, signé M. Jacquelet, concerne la classe extérieure.

Il n'apporte rien de bien nouveau à ce thème qui nous est familier.

Néanmoins, des conseils pratiques et des références précises en matière de responsabilité et d'assurances, pourront rendre ce dossier utilement complémentaire.

Restons sensibles également à une classification des différents types de classe extérieure :

- classe-promenade
- sortie-musée
- promenade sans but préétabli
- classe-enquête

et aux défauts que présente chacune d'elles : longueur désespérante des heures de transport, aller-retour dans le cas des longs déplacements, éparpillement inévitable dû à l'accumulation des documents dans le bric-à-brac des musées aggravé souvent par une prolifération verbale de la part des guides.

Sachons aussi que le monde que nous côtoyons chaque jour renferme des richesses qu'il nous appartient de découvrir et d'exploiter d'un œil neuf. Pour cela, expression orale, expression écrite, croquis, dessins, prises de vue, enregistrements sonores nous le permettront, surtout ajouterons-nous volontiers — réparant ainsi un oubli de l'auteur — si nous savons, par le biais des échanges interscolaires, conduire ces techniques vers la réalisation d'une œuvre coopérative, égale en dignité, au travail humain adulte.

Pierre CONSTANT

## COMMUNICATIONS

*Revue semestrielle publiée par le Centre d'Etudes des communications de masse.* (Ecole pratique des hautes études VI<sup>e</sup> section : sciences économiques et sociales). Equipe de recherche associée au CNRS. Directeur : Georges Friedmann).

Ed. du Seuil, 27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>.  
Chaque numéro : 10 F.

Il arrive très souvent que certains textes libres traitant des communications de masse (« les mass-media » : télévision, presse, radio, etc.) posent des problèmes pour lesquels le professeur se sente un peu désarmé s'il veut éviter de voir une discussion collective sombrer dans le verbiage. Sans doute peut-on collectionner de précieuses séries d'articles parues dans *Le Monde* sur le sujet (ex. : L'école parallèle de G. Friedmann), mais il est bon de pouvoir remonter à la documentation de base, celle de la revue *Communications*. La lecture n'en est pas toujours aisée mais tel ou tel article peut être très éclairant.

Son dessein est net : « Grande presse, radio, télévision, cinéma, publicité, chansons et romans populaires : par toutes ces voies massives d'information et de rêve, dont le développement étonnant caractérise le monde moderne, l'homme de la civilisation technicienne est en train d'élaborer une nouvelle culture ». Quels en sont les contenus ? Les langages ? les fonctions ? les valeurs ? les effets ? Comment se définit-elle par rapport aux savoirs traditionnels, aux autres cultures ? Sur ce sujet, situé au carrefour même de la grande actualité et de la science sociologique, la revue *Communications* publie les travaux, les réflexions et les questions des chercheurs du Centre d'Etudes des Communications de Masse (Ecole Pratique des Hautes Etudes), ainsi que de spécialistes du monde entier.

Parmi les numéros qui ont paru, citons :  
n° 2 : (épuisé) offrait un débat sur Enseignement et culture de masse

n° 4 : Recherches sémiologiques

n° 5 : Culture supérieure et culture de masse (épuisé)

n° 6 : Chanson et disques

n° 7 : Radio-télévision. Réflexions et recherches

n° 8 : L'analyse structurale du récit

n° 9 : La censure et le censurable

n° 10 : Vacances et Tourisme

n° 11 : Le vraisemblable.

R.F.



# Rentrée scolaire 68

## ABONNEMENT A L'ÉDUCATEUR

*Cette année, l'abonnement comprendra la livraison*

- *d'un Educateur Magazine paraissant le 1er de chaque mois et traitant, comme en 1967/68, des problèmes généraux de notre pédagogie.*
- *d'un supplément " Dossier pédagogique " (à raison de 4 numéros pour l'année scolaire) avec 4 options :*

+ 1ère option : **Maternelles - Cours Préparatoires**

+ 2ème option : **Cours Élémentaires**

+ 3ème option : **Cours Moyens - Cl. de Transition - Pratiques terminales**

+ 4ème option : **Second degré - Lycées - Collèges**

*et la possibilité de souscrire à plusieurs options.*

*Cet Educateur n° 1 est adressé à tous les abonnés 1967/68.*

*Le n° 2 ne sera adressé qu'aux lecteurs ayant retourné la carte d'abonnement en précisant l'option (ou les options) choisie(s).*

NOTA : Il en sera de même pour les autres revues de l'ICEM : BT - BTJ - SBT.

**FAITES LE NÉCESSAIRE SANS TARDER  
VOUS ÉVITEREZ TOUTE INTERRUPTION.  
MERCİ !**

Tarifs d'abonnement :

L'Éducateur (1 option comprise) : France : 25 F - Etranger : 29 F.

l'option supplémentaire : France : 5 F - Etranger : 6 F.





La directrice de la publication : E. Freinet

Printed in France by Imprimerie CEL - Cannes

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 1968

n<sup>o</sup> d'édition 112 - n<sup>o</sup> d'impression 1061

## **L'ÉDUCATEUR**

*Revue pédagogique mensuelle de  
l'Institut Coopératif de l'École Moderne - Pédagogie FREINET  
et de la Fédération Internationale  
des Mouvements d'École Moderne*